

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |



AU LECTEUR.

L'Album de la Minerve subira des modifications importantes au 1^{er} janvier prochain.

Le format en sera agrandi et le nombre de pages par semaine porté à 24, ce qui équivaldra, calculs vérifiés, au double de ce qu'ils est maintenant, et chaque numéro sera ce qu'est le numéro d'aujourd'hui.

De plus, le papier sera de beaucoup supérieur au papier actuel, de façon que *l'Album* sera, sans contredit et au-delà de tout doute, non seulement un journal de première classe, mais un journal à bon marché; car le prix n'en sera pas changé. Nous nous réservons le droit en retour de cette dispendieuse amélioration, ou de ne plus donner de modes, ou de donner moins de gravures et de patrons, si les circonstances nous y forcent. Nous ne disons pas que nous n'en donnerons plus; mais nous ne voulons pas nous exposer à aucun reproche dans le cas où les difficultés que nous avons éprouvées dans le cours de cette année continuent à se produire.

Nous sommes intéressés plus que personne à rendre notre *Album* attrayant, et nous ne manquerons jamais une occasion de le faire valoir. Mais le département des modes nous a donné plus de trouble et occasionné plus de dépenses que tout le restant du journal, sans donner aux lecteurs la satisfaction désirable. Nos gravures de mode qui venaient des meilleurs journaux de Paris sont rarement arrivés à temps. Nous n'avons pu trouver, après mille recherches, une personne compétente pour soigner ce département comme il l'eût fallu, et il s'est trouvé, en fin de compte, que les trois quarts de nos lectrices ont préféré garder l'habitude plus commode de confier leurs toilettes à la modiste. Nous avouons franchement que toute ces difficultés nous ont convaincus de l'impossibilité de faire prendre un journal de mode dans le pays et nous servirons mieux, croyons-nous, les plaisirs du foyer domestique en doublant la partie littéraire de *l'Album* qui fournira dans le cours de l'année à peu près 1,500 pages du format actuel ou à peu près le contenu de 18 volumes de la collection Michel Lévy, ce qui ferait revenir le volume à 11 centins. Du reste, nous donnerons occasionnellement une foule d'autres gravures

Nous apporterons naturellement plus de soin au choix de la matière, qui renfermera des feuilletons plus émouvants, parcequ'il nous sera désormais permis d'aborder des sujets de longue haleine. MM. Sulte, Faucher de St. Maurice, Marmette, Letendre, etc., seront des collaborateurs actifs de *l'Album*, et nous nous proposons de faire l'acquisition de romans canadiens auxquels ces messieurs sont actuellement à travailler.

POÉSIE.

SCENES CHAMPÊTRES.

TROISIÈME CÈNE.—LE BATTAGE AU FLÉAU.

Pour goûter ce que dit ma muse familière
Reportez-vous, lecteur, cinquante ans en arrière,
Puis venez et suivons un sentier tout nouveau.
C'est un jour de décembre, il fait froid au hameau.
Le soleil n'a pas pris sa course étincelante,
Et l'on entend le chant de la lisse fuyante
Où des pesants grelots le vacarme incessant.
La chandelle rayonne au foyer vigilant.
Mais quels sons de tambour, bruits réguliers, étranges
Ont retenti soudain sous le chaume des granges ?
Pan-pan-pan, pan-pan-pan ! on frappe à qui mieux
[mieux

Pan, pan, pan, de partout redit l'écho joyeux.
Ne soyons point surpris, matinale cadence,
Le battage aux fléaux avant l'aube commence.

Le fléau ! nos enfants ne le connaîtront pas,
Aux machines yankees il a cédé le pas.

Les aïeux ignoraient nos coûteuses manières.
D'un cuir neuf et bien fort deux étroites lanières
Au maintien (1) fait de hêtre ou de blond merisier
Adaptaient une batte, un bois lourd et grossier
Que l'on taillait toujours dans le plus dur érable.
Ils avaient fait dès lors tout l'apprêt désirable
Pour retirer le grain de leurs épis nombreux,
Seulement il fallait des bras forts et nerveux.
Sur les planchers épais des larges batteries
Les gerbes tour à tour tombaient des tasseries.
La batte s'élevait puis retombait soudain,
Et les épis froissés laissaient couler le grain
Comme au souffle du vent la feuille frémissante
Laisse couler du ciel la rosée éclatante ;
Et lorsque chaque gerbe avait vu le fléau,
Que le blé s'élevait en un vaste monceau,
Que la paille était prête à former des litières,
Ou nourrir les brebis et les vaches laitières,
Du van l'on entendait le son tout haletant.
Et l'avoine et le blé n'osaient qu'à cet instant
Des hangars du fermier aller franchir la porte.
En ces jours d'autrefois où mon chant vous trans-
[porte

Le robuste Grégoire et le père José
Étaient deux bons voisins, chacun fort empressé
De vider au plus tôt ses deux superbes granges.
Et puis c'était pour eux un plaisir sans mélanges
De se dire, un bon jour, j'ai fini..... le premier !
Ils battaient à l'envi depuis le mois dernier,
Lorsqu'un matin José s'en allant à l'ouvrage
Entend des cris aigus partis du voisinage ;
Il s'arrête tout court. Hélas ! oui, c'en est fait,
Par son brave voisin il vient d'être défait.
Le son qu'il entendait c'est la voix de Grégoire
Qui par un chant de coq annonçait sa victoire.
Et le père José, non sans quelque chagrin,
Dit : ce sera mon tour, bien sûr, à l'an prochain.
Manche.

Comme ces temps sont loin ! ici, comme en Bretagne,
Nos usages s'en vont, partout « le progrès gagne !
« Le battage sur l'aire est presque abandonné.
« Il vient des hommes noirs au chapeau goudronné,
« Moustachers et barbus, traînant une machine
« Qui fait en peu de temps l'ouvrage et qui ruine
« La vieille poésie avec les vieilles mœurs ; -
« Elle remplit les champs de stridentes clameurs
« Et vomit en hurlant une infecte fumée. »
Et quand tout est fini, dans sa maison fermée,
Oisif on passera le reste de l'hiver.
Nous regrettons ces temps où sous le ciel ouvert
Vivait sur notre sol une puissante race
Qui d'incessants travaux ne semblait jamais lassé.
Nous pouvons être encor dignes de nos aïeux,
• Mais tremblons, le mal va grandissant sous nos yeux.

M.

QUATRIÈME CÈNE.—LA MESSE DE MINUIT.

La nuit sur la Judée avait jeté ses ombres,
Tout goûtait le repos ;
Seuls de pauvres bergers, pendant ces heures sombres
Gardaient leurs blancs troupeaux.

La bise avec fureur soufflait par intervalle
S'élançant des côteaux,
Et les bergers tremblaient, ou cachaient leur front
Sous leurs légers manteaux. [pâle

Mais, à leurs yeux surpris quelle est donc cette au-
Aux reflets argentés ? [rose
Le jour semble venu, mais il est loin encore,
D'où viennent ces clartés ?

Et s'échappant bientôt, un long ori d'épouvante
Part de chaque pasteur,
Un ange était près d'eux ! mais de sa voix touchante
Il dit : n'ayez point peur.

Je suis venu remplir un message agréable :
Un Sauveur vous est né !
La paille est son berceau, dans une pauvre étable
Ce Dieu vous est donné.

Quand l'envoyé céleste eut parlé de la sorte,
Au haut du firmament
D'anges formés en chœur une auguste cohorte
Disait ce joyeux chant ;

Gloire, gloire au plus haut des cieux,
Gloire, gloire à l'Être Suprême ;
Pour les hommes qu'il aime
Il s'incarne lui-même.
Au Dieu Sauveur gloire en tous lieux.

O Vierge d'Israël,
Qui te rendit féconde ?
O Vierge d'Israël
Tu possèdes le ciel
Et tu sauves le monde.

Vieux cèdres du Liban
Voici les jours de fête ;
Vieux cèdres du Liban
C'est le Dieu tout-puissant,
Inclinez votre tête.

Montagnes chancelez,
Comme prises d'ivresse ;
Montagnes chancelez,
Pour Jésus exhalez
De longs cris d'allégresse.

Gloire, gloire au plus haut des cieux,
Gloire, gloire à l'Être Suprême !
Pour les hommes qu'il aime
Il s'incarne lui-même.

Au Dieu Sauveur gloire en tous lieux !

En extase et muets les bergers attendirent.

Quand la cohorte eut fini,
D'une commune voix à l'instant ils se dirent :
Allons, courons à lui.

Et franchissant la plaine, en sa crèche ils trouvèrent

L'enfant naif et doux ;

Et prosternés, longtemps, longtemps ils adorèrent
Jésus Dieu-avec nous.

La Vierge regardait dans un profond silence

Leur long ravissement,

Elle semblait sourire en sa reconnaissance
Et pleurer doucement.

Et les heureux bergers bientôt s'en retournèrent

Louant, bénissant Dieu,

Leurs étranges récits en ces jours-là portèrent
La surprise en tout lieu.

Sur mon luth attendri, pendant que je rappelle

Ce souvenir touchant,

Pourquoi chaque famille avec moi veille-t-elle ?
Il est tard cependant.

Jeune enfant, cette nuit qu'attend donc votre mère
Pour dire endormez-vous ?

Bon vieillard, vous perdez dans une veille amère
Vos instants les plus doux.

J'entends des bruits de pas, des sons de voix limpides,
Des rires ou du chant ;

J'entends le bruit aigu que les traîneaux rapides
Font entendre en glissant.

Soudain la cloche sonne
Au milieu de la nuit,
Et l'air au loin résonne
A cet étrange bruit.
La nature s'étonne
L'oiseau nocturne fuit.
De l'instrument pieux
La rive solitaire
Redit avec mystère
Le son grave et joyeux.

Dans la foule attentive
Eclate en ce moment
Une allégresse vive.
Le vieillard et l'enfant,
Et la vierge craintive
Avec empressement

Marchent vers le saint lieu.
La cloche les appelle,
La lumière ruisselle
Dans le temple de Dieu.

En torrents d'harmonie
L'orgue saint se répand ;
Une foule ravie
Eclate en joyeux chant,
Ou soudain, recueillie,
Se prosterne en priant.
Du Sauveur d'Israël
Tant de réjouissance
Annoncé la naissance,
C'est la nuit de Noël.

M.

A M. OCTAVE CRÉMAZIE.

Ami, cette voix qui naguère
Venait si souvent réjouir
Notre patrie heureuse et fière,
Hélas ! de la rive étrangère
Ne doit-elle plus retentir ?

Nous sommes remplis de tristesse
Comme l'épouse du pêcheur
Qui sur la rive attend sans cesse,
Et qui n'entend dans sa détresse
Que le bruit des flots en fureur.

Des voix encor se font entendre,
Sous l'aile sombre de nos bois ;
Mais, malgré leur accent si tendre
Notre cœur sait toujours comprendre
Qu'à ce concert manque une voix.

Nous possédons encor ta lyre,
Elle vient frémir sous nos doigts ;
Mais nul poète en son délire
Ne saurait lui faire redire
Ce que tu chantaient autrefois.

Entends notre voix qui t'implore !
Poète pour ce Canada,
Plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Reprends ton luth et chante encore ;
Tout un peuple t'applaudira.

Tu me l'as dit : ta voix si chère
Souvent retentit dans les nuits ;
Que ne suis-je brise légère !
J'apprendrais ton chant solitaire
Pour le redire à mon pays.

M.

COLERE.

Le prince Y a deux convives
Qui soutiennent à qui mieux mieux
Les discussions les plus vives.
Jamais, dit enfin l'un des deux
A l'autre qui déjà pâlisait de courroux,
Jamais je n'ai vu d'homme aussi bête que vous.
Oubliez-vous, reprit le prince avec jactance,
Que vous êtes en ma présence ?

M.

SENTENCE..

—
On se méprise quelquefois
Pour s'attirer de la louange.
Et l'on méprise la louange
Afin d'être loué deux fois.

REGRETS.

—
(Pour L'ALBUM.)
—

Le triste et long hiver fuyait nos doux parages,
La neige monotone avait quitté les monts ;
L'hirondelle chérie avec ses doux présages
Déjà venait bâtir à l'angle des maisons.

Le ciel avait repris ses teintes rayonnantes,
Les bois s'étaient vêtus de leurs frais ornements ;
Et, du fond des côteaux les cascades bruyantes
Faisaient entendre au loin leurs sourds bourdonne-
[ments.

Le soleil du printemps avait ouvert la rose,
Le souffle du zéphyr balançait le lilas,
La pâle primevère était alors éclosé ;
Tout, tout était joyeux ; moi, je disais : " Hélas ! "

J'avais perdu mes pas dans les fraîches campagnes ;
Mais le soir s'avancait, avec lui les dangers :
Il fallait donc quitter l'horizon des montagnes,
Revenir vers la ville à travers les vergers.

Paris, la cité monstre, étale ses richesses ;
Aux rayons du soleil éclatent ses splendeurs ;
Et partout l'on entend des voix enchanteresses
Qui célèbrent et l'amour et les premières fleurs !

Moi, seul, je regardais avec inquiétude
Un horizon lointain tout de pourpre et d'azur ;
Mon âme soupirait après la solitude,
Après mon petit lac, après mon ciel si pur !

Toujours à l'orient mon œil triste s'attache...
O soleil ! tu les vois mes amis si parfaits !...
O brise ! porte leur les soupirs que m'arrache
La peine d'être loin de tout ce que j'aimais !

Je rêvais mon pays, et non pas la richesse...
Mélancolique et sombre et l'œil tout égaré,
Alors que l'on entend mille cris d'allégresse,
Mon cœur triste se fend !... Je suis désespéré.....

Je sens couler des pleurs, et mon âme soupire !...
Où donc est ma colline où règne la vertu ?
Jeune vierge des champs, où donc est ton sourire ?
Et toi, rustique ami, si bon, où donc es-tu ?...

J'ai voulu te quitter charmant petit village ;
Ruisseaux si transparents, j'ai fui vos bords fleuris

Où venait se jouer sur le tendre feuillage
La jeunesse si vive avec les chastes ris !

Vous, bienfaiteurs, amis, j'ai quitté vos chaumières,
Espérant bien trouver dans la grande cité
Fortunes et splendeurs et mœurs hospitalières ;
Mais je suis bien déçu : Je l'ai bien mérité !...

Combien je vous regrette, et mes grandes montagnes
Où les feux du soleil éclatent le matin ;
Et mon rouge horizon et mes vastes campagnes
Le jour couvertes d'or et la nuit de satin !...

Ici, tout est impur, ici, tout est misère ;
Toujours le ciel est triste et toujours nébuleux ;
Le soleil est plongé toujours dans la poussière,
Et le plat horizon est toujours orageux.

Tout se fane ici ; rien n'est pur et limpide ;
La rose du matin ne connaît la fraîcheur ;
Le lys, dans le vallon si bel et si candide,
Ne connaît point ici l'éclatante blancheur !

Ici la jeune fille à la mise indécente
Promène sans pudeur un corps vendu cent fois,
Et, feignant être sage et superbe, innocente,
Du premier qui l'engage elle écoute la voix.

Dans les palais dorés, séjour de l'opulence,
Règnent tous les plaisirs impurs, incestueux ;
Mais on n'y connaît point l'éclat de l'innocence
Que procurent, aux champs, les plaisirs vertueux.

L'on ne rencontre ici que froideur, égoïsme,
Et les riches sont durs et pleins d'un froid mépris
L'amour, la charité, c'est là de l'héroïsme,
Mais on ne connaît pas l'héroïsme à Paris !...

Qui me redonnera ma forêt si profonde
Où j'allais soupirer parmi tous les soupirs
De ce lieu de mystère, à l'abri du vain monde ?...
J'avais alors l'espoir : Oh ! les doux souvenirs !...

Hélas ! où sont ces nuits tranquilles et si sombres
Avec leurs frais zéphyr qui parfument les airs ?
Et leurs draps de velours et leurs perles sans nombres
Brillant avec éclat ?... Admirables concerts !...

Hélas ! où sont ces nuits dont l'astre se balance
Au-dessus des forêts ?... O spectacle charmant
Toujours accompagné du plus profond silence !...
Que c'est grand, noble et beau, magnifique, imposant !

Adieu, charmant pays !... Rives de la Moselle,
Adieu !... Douce Lorraine, infortuné pays,
Te reverrai-je un jour libre, puis-ante et belle ?...
L'étranger quitte-t-il tes vallons si chéris ?...

JEAN LORRAIN.

Paris, le 1er Mai 1873!

LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)

IX.

UNE PARTIE DANS LE BUSH.

Dès le lendemain Martigny s'installa dans le store en qualité de commis, et bientôt il manifesta pour le commerce des aptitudes qu'on n'aurait certes pu soupçonner en lui, eu égard à son activité presque fiévreuse et à ses habitudes aristocratiques. Le négociant, sans l'assujettir à des fonctions spéciales, lui avait donné la surintendance des magasins. Le vicomte était chargé surtout de veiller à ce que les autres employés remplissent rigoureusement leurs devoirs ; mais, tout en s'acquittant de sa tâche, il trouvait encore le loisir d'étudier le prix, la provenance et la qualité des diverses marchandises qui remplissaient ce vaste bazar, et, grâce à une excellente mémoire, il acquérait une expérience qui, en très-peu de temps, devait faire de lui le modèle des commis marchands.

L'autorité judiciaire de B*** n'avait pas manqué de commencer des recherches pour découvrir les complices du mort ; et, sur les indications de Martigny, on avait lancé des mandats d'amener contre les Mexicains supposés coupables. Mais ces gens avaient abandonné leur claim, et comment les retrouver au milieu de la foule toujours croissante des chercheurs d'or ? D'ailleurs, les poursuites n'eurent lieu, s'il faut le dire, que pour la forme. La force publique se sentait déboutée ; elle parvenait avec peine à se maintenir entre les marchands et les mineurs, et devait fermer les yeux sur des excès contre lesquels elle était à peu près impuissante.

Cependant, sauf quelques faits isolés, la colonie jouissait encore de ce calme menaçant qui précède les orages ; et tandis que le vicomte de Martigny apprend avec ardeur le commerce dans le store de Brissot, nous allons revenir à Dorling-station.

La pauvre Clara, depuis le départ de Martigny, se montrait de plus en plus sombre et abattue. Ses nuits étaient sans sommeil ; le jour, elle occupait encore sa place ordinaire dans le magasin, mais elle n'avait plus un mot aimable, un gracieux sourire pour les acheteurs ; elle ne leur parlait que par monosyllabes, et leur présence semblait lui causer une sorte d'irritation. Parfois elle se levait tout à coup et courait s'enfermer dans sa chambre ; quand elle reparaisait, après de longues heures de solitude, elle avait les yeux rouges et fatigués.

Comme on peut croire, sa mère et ses amis ne négligeaient rien pour la tirer de cet état inquiétant. On l'entourait de soins et d'affections, on s'efforçait par tous les moyens de la distraire, mais ces efforts n'avaient aucun succès. Les tentatives de ce genre, de la part des indifférents, paraissaient seulement l'aigrir de la part de Richard Denison, elle aug-

mentaient évidemment son chagrin ; mais de la part de madame Brissot, elles produisaient un effet plus singulier encore. Clara semblait éprouver pour sa mère un sentiment nouveau et inexplicable ; ce n'était pas et ce ne pouvait pas être de l'aversion ; c'était plutôt une réserve craintive, une mystérieuse froideur dont la cause demeurait secrète. Cependant ce sentiment, quel qu'il pût être, ne paraissait pas continu ; fréquemment la jeune fille, après un de ces étranges accès de misanthropie, après avoir repoussé avec une sorte de colère les consolations de sa mère, manifestait tout à coup pour elle une tendresse expansive et pleine de transports. Elle se jetait à son cou, l'embrassait en silence et fondait en larmes sans qu'on pût deviner pourquoi.

Madame Brissot paraissait elle-même douloureusement surprise de cette conduite de Clara à son égard ; elle était bonne mère et elle eût donné tout au monde pour faire cesser le chagrin de son enfant bien-aimée ; mais elle n'osait la questionner, car elle avait remarqué que les questions augmentaient le trouble et le malaise de sa fille. Toutefois elle se mit à l'observer, et alors elle reconnut avec étonnement qu'elle était à son tour l'objet d'une sorte d'espionnage, peut-être involontaire, mais réel, de la part de Clara. Dans le premier mois qui suivit la courte visite de Martigny à Dorling-station, elle en avait eu une preuve bizarre.

On se souvient que leurs chambres étaient contiguës ; or, Clara ne manquait jamais une occasion de stationner dans la chambre de sa mère, et de fouiller meubles et placards sous le plus frivole prétexte. Une seule armoire, soigneusement fermée à clef, avait échappé toujours à ses investigations ; et elle avait employé mille ruses pour se la faire ouvrir. Mais, soit que madame Brissot n'eût pas soupçonné ce caprice, soit qu'elle eût vraiment caché quelque chose dans le meuble dont il s'agit, tous les artifices de la fantasque enfant étaient restés inutiles.

Un matin la mère, en vaquant à sa toilette, avait ouvert par hasard la célèbre armoire où l'on ne voyait, au premier aspect, que des vêtements et des effets. Cependant la porte de communication entre les deux chambres fut poussée tout à coup, et Clara entra l'air effaré et l'œil brillant.

Elle courut embrasser sa mère ; après lui avoir adressé distraitemment quelques paroles affectueuses, elle s'accroupit devant l'armoire et se mit à faire avec une avidité naïve l'inventaire de ce qui s'y trouvait. Comme nous l'avons dit, le meuble ne contenait guère que des effets, et il n'y avait nullement là de quoi justifier cette curiosité ardente. Clara, néanmoins, y découvrit une cassette en palissandre où madame Brissot serrait ses objets les plus précieux, et ce fut d'abord sur cette cassette que se fixa

son attention. Madame Brissot, ne comprenant rien à cette fantaisie, essayait de repousser sa fille; mais Clara résistait, et elle dit d'un ton suppliant :

— Chère maman, ne voulez-vous pas me montrer le contenu de cette cassette ? Autrefois vous portiez des bijoux que je ne vois plus ; et pourtant à ces bijoux se rattachent pour moi d'heureux souvenirs d'enfance... Oh ! montrez-les moi, chère maman, montrez les moi, je vous en prie.

— Mais, petite, il est l'heure de descendre au magasin ; d'ailleurs, les bijoux dont tu parles sont vieux, passés de mode, et si je m'en parais, je serais complètement ridicule... je serais à faire peur.

Pour la Parisienne ces mots être à faire peur exprimaient l'abomination de la désolation féminine.

— Je ne demande pas que vous vous en pariez, chère maman, répondit Clara en battant le plancher de son petit pied mignon ; mais montrez-les moi, à moi seule... vous ne pouvez me refuser cela ?

— En vérité, Clara, je ne te comprends pas ; tu insistes avec une chaleur... Que penses tu donc trouver dans cette cassette ?

— Rien, maman, rien, répondit Clara d'un air d'égarement ; mais ne me refusez pas cette satisfaction... Si vous saviez ?

— Allons ! allons ! mon enfant, ne te tourmente pas pour si peu de chose, répliqua madame Brissot avec bonté ; je cède à ton caprice, quoique je ne m'explique pas un pareil enfantillage.

En même temps elle retira la cassette de l'armoire et la porta sur une table voisine ; puis, prenant une petite clef suspendue à son cou par un cordon de soie, elle ouvrit le mystérieux coffret.

Clara y plongea le regard avec empressement, et une seconde lui suffit pour reconnaître tout ce qu'il renfermait. C'étaient d'abord plusieurs liasses de lettres jaunes et enfumées ; puis des bracelets, des colliers, des broches de forme ancienne et qui n'avaient plus maintenant que la valeur du métal. Mais, chose étrange ! ces bijoux que Clara avait demandés avec tant d'instances, n'excitaient plus son intérêt. Elle les écartait, d'un air indifférent, et cherchait encore au fond de la cassette.

Elle venait d'apercevoir, en effet, au milieu de ces bagatelles brillantes, une de ces petites boîtes en paille de couleur qui se fabriquent dans certains ports de mer ; cette boîte était cachée, comme à dessein, sous les bijoux et Clara voulut s'en emparer ; mais madame Brissot, qui observait sa fille avec une attention inquiète, lui arracha la boîte des mains et lui dit avec fermeté :

— Pas cela, ma chère ; il y a là dedans quelque chose que tu ne dois pas voir.

Clara, néanmoins, avait eu le temps de s'assurer que la boîte renfermait un petit corps dur et lourd qui ballotait au moindre mouvement. Elle dit avec une vivacité extraordinaire :

— Maman, montrez-moi aussi le contenu de cette boîte... je vous en prie... Il le faut !... il le faut, vous dis-je !

— Eh bien ! je ne veux pas, répliqua madame Brissot dont la patience était à bout ; je me suis prêtée jusqu'ici à tes sottises fantaisies, mais j'ai de sérieuses raisons pour ne pas céder davantage.

En même temps elle se mit en devoir de refermer

la cassette. Clara, d'abord stupéfaite et intimidée, se cacha le visage dans les mains en s'écriant :

— C'est donc vrai ?... Juste ciel ! c'est donc bien vrai ?

Et elle voulu s'enfuir ; sa mère la retint avec autorité.

— Qu'est ce qui est vrai, mademoiselle ; que voulez-vous dire ?

Clara était incapable de répondre, madame Brissot eut pitié du trouble douloureux où elle la voyait.

— J'ai tort, dit-elle, mais je ne puis résister à ton affliction, si déraisonnable qu'en soit la cause. Tu vas être satisfaite. Seulement, tu te souviendras que c'est toi qui m'obliges à revenir sur un funeste passé !

En même temps elle ouvrit la boîte et en tira une balle de plomb, toute déformée et encore couverte d'une teinte noirâtre qui provenait évidemment de sang desséché.

— Tu la reconnais ? murmura-t-elle d'une voix sourde en pâlisant et en détournant les yeux ; c'est celle que ton père... ce sang dont tu vois encore la trace était le mien !

Clara se jeta aux genoux de madame Brissot et lui prit la main qu'elle couvrit de baisers et de larmes en s'écriant :

— Pardonnez-moi, ma mère, j'étais folle ! Dieu va-t-il donc se détourner de moi ?

Madame Brissot lui ouvrit les bras ; elle n'avait rien compris à cette scène, et eût elle compris, elle eût sans doute pardonné encore.

A partir de ce jour, la tristesse de Clara changea de caractère. La jeune fille semblait indifférente à tout. Froide et taciturne, elle accomplissait machinalement les actes ordinaires de la vie ; on eût dit qu'elle ne sentait plus, qu'elle ne comprenait plus, et cet état, en se prolongeant, pouvait avoir les conséquences les plus funestes pour sa raison.

Cependant, on ne négligeait rien pour l'égayer. Le store était fermé plus tôt, ouvert plus tard que ne l'eussent exigé les nécessités du commerce, et on faisait faire à Clara de longues promenades en voiture ou à pied dans les environs de Dorling. C'étaient là les seuls moments où elle semblât oublier un peu les sombres préoccupations qui l'obsédaient. Aussi, madame Brissot profitait-elle de toutes les occasions de procurer à sa fille chérie ces précieuses distractions.

Une partie de ce genre devait avoir lieu un dimanche, plusieurs semaines après le départ de Martigny pour les mines. M. Owens, en sa qualité d'arpenteur, avait été chargé d'aller mesurer des terrains à douze ou quinze milles de Dorling, sur la limite du désert. Il devait faire cette excursion dans un char à bancs, en compagnie de sa fille, miss Rachel, la jolie naturaliste, tandis que le porte-chaine remplirait les fonctions du nègre John, le cocher ordinaire de M. Owens. Madame Brissot et sa fille, ayant été invitées à cette promenade, avaient accepté, la mère avec empressement, Clara avec cette indifférence morne qu'elle montrait en toutes choses. Enfin, Richard Denison, qui ne cessait d'entourer Clara de soins timides et silencieux, avait manifesté le désir d'accompagner la troupe à cheval, pour la protéger au besoin.

On comptait partir de bonne heure, car dans la

saison où l'on était maintenant, la chaleur devenait accablante au milieu du jour ; aussi dès les premières lueurs du matin, le char à bancs, soigneusement recouvert d'une tente légère de coutil, stationnait-il devant le store. Rachel et son père s'y trouvaient déjà ; miss Owens, fraîche et jolie dans sa simple toilette, s'était munie de ses filets à papillons, de ses boîtes à insectes, de ses portefeuilles d'herborisation, car elle voulait utiliser cette promenade en se livrant à ses études favorites ; l'arpenteur, toujours pesant et gourmé, portait sous le bras le gros registre où il inscrivait ses opérations cadastrales. Richard parut à son tour, en élégant costume d'été, chapeau de jonc, bottes à revers, monté sur un cheval de prix. On n'attendait donc plus que les dames Brissot, qui se trouvaient en retard.

—Hum ! grommelait M. Owens avec impatience, je gagerais que c'est mistress Brissot qui ajoute une épingle à son châle ou un ruban à son chapeau ! Les femmes sont si...

On ne put savoir ce qu'étaient les femmes dans l'opinion de l'irascible Anglais, car la mère et la fille venaient enfin d'apparaître sur le seuil de leur porte. A voir la triomphante parure de madame Brissot, on s'expliquait aisément la longue attente qu'elle avait imposée à des compagnons de promenade. Elle avait une crinoline démesurée que recouvrait une splendide robe de moire antique et un châle de l'Inde, un chapeau à fleurs, qui venait en droite ligne de Paris, complétait cette toilette sur laquelle étaient semés à profusion ; dentelles, rubans et bijoux. Par malheur on devait passer dans des contrées absolument désertes, et si l'on avait chance de rencontrer quelques créatures humaines au terme du voyage, ce ne pouvaient être que des sauvages à demi nus. Mais madame Brissot était de ces Parisiennes qui revêtent leurs plus brillants atours pour une promenade à la campagne. Quant à Clara, elle portait une modeste robe de mousseline claire et un chapeau de paille. Malgré sa pâleur, sa tristesse et ses yeux légèrement cernés, cette mise lui seyait à ravir.

Madame Brissot s'excusa gaiement de son retard et prit place dans la voiture, tandis que Clara saluait ses amis par un sourire mélancolique et doux. Puis le cocher s'installa sur le siège, et le char à bancs partit au grand trot.

Bien que la solennité du dimanche ne soit pas observée en Australie aussi rigoureusement qu'en Angleterre, les habitants matineux de Dorling-station se montrèrent scandalisés, en voyant passer la petite caravane. Une semblable partie, le jour du Seigneur, était une impiété aux yeux de certains méthodistes et de certains Anglois, qui épiaient les promeneurs derrière les rideaux de leur fenêtres. La présence de Richard Denison, le premier magistrat du pays, sembla surtout irriter un petit ministre puritain, récemment débarqué dans la colonie. Mais Richard, pas plus que ses compagnons, ne s'inquiéta de ces anathèmes silencieux, et se souvenant que le jour du Seigneur était aussi le jour du repos, la troupe continua d'avancer sans scrupules.

Bientôt, on quitta le chemin battu et défoncé qui conduisait aux mines, pour suivre un sentier à peine frayé. A mesure que l'on s'éloignait des habitations, les terrains cultivés devenaient plus rares ; d'abord

les fermes des settlers disparurent, puis les stations des squatters disparurent à leur tour. Le sentier n'était plus qu'une piste presque invisible, dont le conducteur avait souvent peine à reconnaître la direction. Tantôt on s'engageait dans des forêts de grands arbres toujours verts dont les branches, au feuillage grêle, retombaient comme celles de nos saules pleureurs. Tantôt, on traversait des cantons stériles où les roues soulevaient un sable fin comme de la poussière. Dans ces solitudes, on n'entendait d'autre bruit que les chants des oiseaux rieurs, les babillages des kakatoès ou la crépitation des ailes du magnifique oiseau-lyre qui s'envolait subitement à l'approche des voyageurs. Le soleil, resplendissant dans un ciel fauve, versait sur la plaine des torrents de lumière et de chaleur, tandis qu'à l'horizon les Alpes australiennes s'élevaient comme une immense barrière d'un bleu azuré. Des myriades d'insectes de toutes formes, de toutes couleurs, voltigeaient en bourdonnant dans l'air échauffé, et parfois le serpent noir, éveillé par le passage de la voiture, se dressait à quelques pas du chemin en dardant sa langue fourchue.

Cependant la conversation s'était établie entre les voyageurs ; et madame Brissot, pour sa part, causait aussi tranquillement que si elle eût fait en omnibus le trajet de Paris à Saint Cloud. M. Owens lui ayant demandé poliment des nouvelles de son mari, elle était en train de lui raconter, en anglais, l'événement dont elle avait reçu la nouvelle peu de jours auparavant.

—Oui, *sir gentleman*, disait-elle, ce pauvre ami a éprouvé une terrible alerte ! Les coquins de mineurs n'ont-ils pas tenté de le faire sauter avec toutes ses marchandises ? Ils avaient déjà percé la cloison du store pour mettre le feu à la poudre ; mais il ont trouvé à qui parler. M. le vicomte de Martigny, notre compatriote, les avait devinés, et il a envoyé bravement deux balles dans le corps au malfaiteur chargé de l'exécution du complot. Tu vois combien nous avions tort de juger si mal ce pauvre vicomte, Clara ? ajouta-t-elle en s'adressant à sa fille.

—Oui, maman, répondit Clara machinalement.

—Nous lui devons réellement la vie de ton père, et si jamais nous le revoions, tu ne lui feras pas mauvais visage, je l'espère.

—Non, maman

—Ah ! monsieur Owens, continua la Parisienne en se retournant vers son compagnon de route, vous ne sauriez croire combien j'ai hâte que Brissot nous revienne ! Je serai dans des transes mortelles tant qu'il restera au milieu de ces diables incarnés. Mais il veut terminer ses affaires et il compte sur le secours de M. de Martigny pour réussir. Ne seras-tu pas bien heureuse d'embrasser ton bon père, Clara ?

—Oui, maman. »

Comme cet entretien avait lieu au moment où la voiture roulait sur un épais tapis de mousse, à l'ombre d'une forêt de gommiers, Richard qui trottait à côté du char à bancs, n'en avait pas perdu un mot. Il dit avec son calme ordinaire à madame Brissot.

—Je suis heureux, madame, d'apprendre que ce Français, votre compatriote, s'est si bien conduit. Malgré cela peut-être M. Brissot aurait-il raison de se tenir en garde contre un homme dont l'arrivée

dans votre famille a été marquée par des chagrins de plus d'un genre.

—Mais, bon Dieu ! monsieur Denison, que reprochez-vous donc à ce pauvre vicomte ?

—Rien de positif, madame, sinon des principes dangereux. N'êtes-vous pas de mon avis, miss Clara ?

—Oui, monsieur Richard, » répliqua la jeune fille avec la même indifférence.

Madame Brissot, extrême en tout comme les femmes de son caractère, ne put retenir un mouvement d'impatience.

—Je ne sais, reprit-elle, ce que M. de Martigny a pu dire à Clara ; mais elle sera indulgente en considération du service éminent qu'on vient de rendre à son père. Le vicomte paraît un peu frivole, je l'avoue ; cependant, s'il a un ardent désir d'arriver à la fortune, ce n'est pas à nous, femme et fille d'un négociant, de l'en blâmer. D'ailleurs, ce n'est pas un aventurier famélique, comme M. Denison a l'air de le croire ; il possède un des plus beaux diamants que j'aie vus, et avec un parai trésor, on peut parvenir à tout dans ce pays. Demandez plutôt à Clara qui a tant admiré le diamant de douze mille dollars ?

—Oui, maman, répondit Clara avec sa distraction habituelle.

Mais tout à coup elle parut avoir compris de qui il s'agissait, car elle reprit avec vivacité :

—Maman, croyez-vous donc que ce diamant... il l'ait encore ?

—Et pourquoi ne l'aurait-il plus ? A la vérité, il refuse de le montrer là-bas, et ton père me demande quelques explications à ce sujet. Mais la prudence de M. de Martigny, au milieu des aventuriers et des malfaiteurs qui peuplent les placers, est bien naturelle, et sans doute il ne se soucie pas de laisser deviner qu'il possède un objet de cette valeur. Il aurait pu cependant faire une exception en faveur de ton père, »

Clara ne répliqua pas et demeura pensive. Richard remarqua sa préoccupation.

—Allons ! dit-il en soupirant, je vois que miss Clara ne saurait oublier le diamant de M. de Martigny.

Et il retint son cheval pour laisser passer la voiture en avant.

Aussi bien la conversation ne tarda pas à changer d'objet. Miss Rachel Owens, qui était assise à côté de Clara, donnait toute son attention aux fleurs, aux beaux papillons, aux oiseaux brillants qu'on apercevait de la route ; elle eût voulu à chaque instant faire arrêter la voiture et mettre pied à terre pour aller observer de près ces merveilles de la création. Comme la chose était impossible, elle se contentait de les admirer de loin, et elle essayait de communiquer son admiration à Clara qui demeurait rêveuse, tandis que sa mère continuait de causer avec M. Owens. Clara, en effet, avait témoigné en différentes circonstances le désir de connaître les productions du pays étrange où elle devait vivre désormais, et miss Rachel prenait prétexte de ce caprice, ancien déjà, pour accabler sa compagne de questions auxquelles mademoiselles Brissot se trouvait fort embarrassée de répondre.

—Nous voici arrivés à Walker-station, dit M. Owens en indiquant les bâtiments dont nous avons

parlé ; avec la station Goodrig, qui est située à deux milles d'ici en amont du ruisseau ; elle forme la limite de l'état de Victoria de ce côté ; encore sont-ce des stations à moutons, et des plus misérables qu'on puisse trouver. De l'autre côté du ruisseau, c'est le *maaly-scrub*, le territoire réservé aux noirs. Les pauvres diables, ajouta-t-il d'un ton de pitié ironique, sont assez mal partagés, car on peut faire bien des milles dans cette direction sans rencontrer un pouce de terrain fertile ou une goutte d'eau potable. Aussi ne se soucient-ils pas de s'enfoncer dans ces solitudes maudites ; ils résident presque toute l'année au bord du ruisseau ; mais, comme ils ne causent aucun dommage, on les laisse faire. Que les dames ne s'effrayent donc pas si elles en aperçoivent quelques-uns ; ils sont inoffensifs.

Pendant que M. Owens donnait ses explications, les voyageurs avaient mis pied à terre. On détela le cheval, tandis que Richard dessellait lui-même le sien ; on leur attacha des entraves aux jambes, pour les empêcher de s'écarter, puis on les laissa libres de paître l'herbe verte qui croissait encore au bord du *creek*, mais que les ardeurs de l'été devaient dessécher jusqu'à la racine quelques jours plus tard.

A peine les voyageurs s'étaient-ils acquittés de ces soins divers, qu'ils virent deux cavaliers, tenant chacun un autre cheval par la bride, sortir des bâtiments de la station et se diriger vers eux.

—Voici M. Walker et son berger, M. Burley ; qui m'ont reconnu de loin, dit M. Owens, et qui viennent au-devant de moi. Je dois aller remplir mon office avec eux et à deux milles d'ici, dans un canton où ne pourrait passer une voiture ; mais nous serons sûrement de retour dans quelques heures.

La compagnie s'attendait à cette séparation, aussi ne s'en étonna-t-on pas. La mine du squatter et de son berger, qui ne tardèrent pas à rejoindre les nouveaux venus, n'était guère rassurante. Le maître et le valet différaient peu l'un de l'autre par la rudesse des manières, et dans la solitude où ils étaient relégués ; ils semblaient avoir désappris les usages de la vie civilisée. Toutefois Walker semblait seulement grossier, tandis que son inférieur avait une physionomie farouche et dure qui ne présageait rien de bon.

Après avoir échangé quelques mots avec l'employé du cadastre, Walker se tourna vers les autres voyageurs, et les invita d'une voix rauque, mais avec un accent de franchise, à se reposer dans sa demeure « où ils pourraient agir comme chez eux. »

Les dames, peu affriandées par l'air maussade de la station, annoncèrent qu'elles préféraient demeurer à l'endroit où elles se trouvaient sous la protection de Richard, et Walker n'insista pas, car il pensait peut-être qu'il était allé jusqu'aux dernières limites de la politesse. Alors M. Owens et son portefaîne s'empressèrent de monter sur les chevaux qu'on leur avait amenés ; puis l'arpenteur ayant encore adressé quelques mots affectueux à sa fille, partit, avec les gens de la station, en remontant le ruisseau.

Les dames restaient donc à la garde de Richard, au milieu de ce pays sauvage, dans le voisinage des Indiens qui, quoique inoffensifs depuis longtemps, pouvaient avoir la fantaisie de profiter de la circonstance. Aussi Denison comprit-il toute l'importance

de la responsabilité qui pesait sur lui. Après avoir formé, avec la toile qui couvrait le char à bancs, une petite tente où les dames devaient retrouver un abri contre le soleil et les insectes, il les laissa prendre une légère collation, et fit une ronde dans le voisinage pour s'assurer si nul danger n'était à craindre.

Le calme le plus profond régnait partout et n'eussent été les bêlements des brebis que l'on entendait par intervalles dans les enclos de la bergerie, rien n'eût troublé le silence majestueux de ces déserts. Aucun noir ne se montrait, et si les indigènes se trouvaient dans les environs, ils dormaient sans doute sous leurs abris d'écorce. Rassuré par cette tranquillité, Richard rejoignit les dames et prit part, à son tour, au modeste déjeuner qu'elles lui affirmèrent.

X.

LES BOWER-BIRDS.

Plusieurs heures se passèrent encore. Madame Brissot, que les merveilles de cette nature vierge n'avait pas le don d'intéresser, s'était endormie, la tête appuyée contre le tronc d'un arbre. A quelques pas de là, Richard Denison couché à l'ombre d'une fougère arborescent, fumait mélancoliquement un cigare. Les deux jeunes demoiselles s'étaient aussi glissées hors de la tente, afin de ne pas troubler le sommeil de madame Brissot, et Miss Rachel avait entraîné Clara vers un buisson voisin, d'où elles pouvaient épier sans être vues de beaux oiseaux qui venaient boire ou se baigner dans les lagunes transparentes de ruisseau. L'Anglaise les nommait à sa compagne à mesure qu'ils se montraient ; mais Clara continuait d'être passablement inattentive.

Tenez ma chère, disait miss Owens, voici un cygne noir qui s'envole... aviez vous vu des cygne noir avant de venir en Australie, Clara, c'est une des curiosités de ce pays. Voici maintenant une paire de ces beaux pigeons aux ailes d'or qu'on ne trouve qu'ici... quel splendide plumage, ne dirait-on pas d'un *nutget* qui vole ? un mineur nouvellement venu d'Europe s'y laisserait prendre.

Ah ! une bande entière de ces perroquets criards s'est enfin décidée à descendre à l'abreuvoir.. voyez-vous le kakatoès sanguin, avec sa belle huppe rouge qu'il étale avec orgueil ? c'est certainement la plus magnifique espèce... Mais, bon Dieu ! qu'aperçois-je là sur ce gommier blanc ? »

Et Rachel, dans l'excès de son émotion, serra vivement le bras de son amie pour attirer son attention. La pauvre Clara fut comme réveillée en sursaut.

— Eh bien ! ma chère, qu'y a-t-il donc... demanda-t-elle presque à voix haute.

— Chut ! murmura miss Owens en désignant un arbre voisin.

Clara tourna les yeux de ce côté, s'attendant à voir apparaître un dangereux serpent ou quelq'une de ces créatures bizarres que produit l'Australie ; mais, à son grand étonnement, elle aperçut seulement, à travers le feuillage peu fourni du gommier, deux ou trois oiseaux qui cherchaient à se cacher, comme si quelque chose les eût inquiétés au moment où ils allaient procéder à leur toilette dans la lagune voisine.

— Ce sont des « oiseaux à berceau, » reprit Rachel toute haletante, en anglais *bower-birds*, les oiseaux les plus étonnants, mais les plus timides du monde entier. Aussi ne les trouve-t-on à demeure que dans les solitudes semblables à celle-ci, quoiqu'ils se hasardent parfois dans le voisinage des habitations, je vous dirai bientôt pourquoi... Allons ! en voici un qui cède enfin aux tentations de la soif... regardez bien, mais ne vous montrez pas.

Clara reconnut alors un de ces charmants oiseaux bruns, marqués de rose et de jaune chamois, qu'elle avait déjà observés dans le jardin de sa maison à Dorling. Il venait de s'approcher furtivement d'une flaqué d'eau, et il y trempait avec délices son bec et ses pattes. Trois ou quatre autres, encouragés par son exemple, ne tardèrent pas à descendre de l'arbre à leur tour, et tous ensemble se mirent à folâtrer au bord de la lagune dont l'eau roulait en perlés brillantes sur leur plumage satiné.

L'enthousiasme de Rachel parut s'accroître encore.

— Clara, chère Clara, disait elle en se contenant à peine, nous sommes bien heureuses ! La plupart des naturalistes qui ont exploré l'Australie n'ont jamais pu voir cet oiseau extraordinaire. Moi-même, je le rencontre pour la première fois, quoiqu'il me soit bien connu pour les étonnantes choses qu'on raconte de lui.

— Eh ! moi, miss Owens, répondit Clara avec un peu d'impatience, j'ai été plus favorisée, car j'ai vu déjà des oiseaux de cette espèce dans notre jardin à Dorling.

— Cela est possible, Clara ; mais alors ils y étaient seulement de passage, car, je vous le répète, ils résident toujours dans les endroits déserts tels que celui-ci. Ils ne s'éloignent habituellement de leurs demeures que pour chercher les matériaux nécessaires à la constructions de leurs berceaux.

— De leur berceaux ! répéta distraitement Clara.

Rachel ne perdit pas cette occasion de faire parade de son érudition, et elle reprit avec complaisance :

— Ces oiseaux, auxquels les naturalistes donnent le nom un peu barbare de « chlamydères, » ne sont pas seulement remarquables par l'élégance de leur plumage, ils le sont surtout par un instinct de luxe et d'art peut-être unique dans la création. Non contents de bâtir des nids au printemps, comme les autres oiseaux, ils se réunissent parfois en assez grand nombre, afin de construire des galeries de verdure appelées *berceaux*, qui semblent être pour eux des lieux de promenade et de plaisir. Ces berceaux consistent en tonnelles qui ont souvent trois ou quatre pieds de longueur, elles sont formées de bûchettes de bois enfoncées dans le sol par une extrémité, tandis que l'autre s'arrondit en voûte au sommet. Des branches vertes, des fleurs persistantes sont enlacées dans cette espèce de treillage, et les jolis architectes y ajoutent sans cesse de nouveaux ornements qui finissent par former une décoration splendide à leur petit Louvre du désert ; ce sont des plumes et des coquillages aux couleurs éclatantes, des carapaces d'insectes, des graines colorées, des pierres brillantes, des morceaux de métal poli. Ils disposent avec goût tous ces objets à l'entrée de leurs portiques, de manière à en faire valoir les riches nuances ; et, au dire des témoins oculaires, on

est ébloui de la splendeur de ces décorations en miniature, quand on parvient à découvrir les berceaux dans les solitudes où les chlamydères ont soin de les cacher.

— Ceci est vraiment incroyable, ma chère, répondit Clara qui commençait à devenir attentive.

— Vous comprendrez sans peine ma bonne amie, poursuivit Rachel encouragée par cette apparence d'intérêt, que des chlamydères aient pu se trouver de passage dans votre jardin de Dorling. Comme je vous l'ai dit, ces oiseaux, incessamment occupés à réunir des curiosités, s'éloignent parfois beaucoup de leur demeure habituelle. Ainsi, dans les berceaux que l'on découvre à trente ou quarante milles de la mer, se trouvent souvent des coquillages marins; c'est donc un voyage de soixante à quatre-vingts milles, aller et retour, que l'oiseau entreprend pour porter à l'édifice commun une simple petite coquille rose. De même, malgré leur caractère craintif et farouche, ils s'approchent fréquemment des habitations, attirés par les objets brillants qui frappent leurs regards, et si ses objets sont légers, n'hésitent pas à s'en emparer pour servir à la décoration des berceaux.

— Que dites vous, Rachel ? demanda Clara qui devint tout à coup pâle et tremblante; ces oiseaux seraient capables d'emporter ainsi une perle, une pierre précieuse, que sais-je ? si on la laissait à leur disposition dans un endroit écarté.

— Il n'y a pas de doute sur ce point, Clara; les chlamydères de l'Australie sont, à cet égard, absolument semblables aux pies voleuses de l'Europe; seulement, tandis que les pies européennes dérobent des bijoux, des pièces de monnaie, pour les cacher sottement dans des trous de mur où elles les oublient, les chlamydères les enlèvent pour les employer dans l'architecture de leurs délicieux palais... Mais bon Dieu ! qu'avez-vous donc, Clara ? poursuivit la jeune naturaliste, en voyant sa compagne s'affaisser mourante sur l'herbe, est-ce que vous vous trouvez mal ?... Voulez-vous que j'appelle votre mère ?

Clara la retint vivement.

— Non, non, n'appellez pas, Rachel, je vous en prie, répliqua-t-elle avec effort. Ce n'est rien, un éblouissement causé sans doute par la chaleur... Si vous saviez quel bonheur j'éprouve à vous entendre !... Oh ! parlez-moi encore de ces oiseaux étranges qui font songer aux prodiges des *Mille et une Nuits*.

Mais Rachel, excellente personne malgré ses légers travers, était fort alarmée.

— Chère amie, vous souffrez, je le vois... Je vous dis qu'il faut que j'appelle votre mère.

— Ne l'éveillez pas ! répliqua la jeune fille avec plus de force ; je suis mieux... je suis bien... tout est fini. Ma bonne miss Owens, de grâce, parlez-moi encore de ces chlamydères... Etes-vous sûre de ne pas vous tromper ? Etes-vous sûre que ce sont bien là les oiseaux dont on conte tant de chose singulières, car enfin, vous conveniez tout à l'heure que vous n'en aviez jamais vu ?

— Quand on étudie l'histoire naturelle, Clara, répondit Rachel un peu piquée, on n'a pas besoin d'avoir vu une espèce pour la connaître; il y a des caractères positifs auxquels on ne saurait se méprendre. Ce sont bien là les *bower-birds* si renom-

més... Voyez, ne semble-t-il pas qu'en s'ébattant au bord de l'eau ils cherchent dans le sable quelques graviers cristallisés qu'ils pourraient ajouter à leurs collections ?... Et tenez, je vais tenter une expérience qui vous convaincra sans doute.

Miss Owens portait au bras, en guise de bracelet, un chapelet de ces verroteries encore à la mode parmi les dames, et qui ont plus d'éclat que de valeur. Elle en arracha deux ou trois globules d'émail et les lança vers la flaque d'eau où se baignaient les chlamydères.

Quelque précaution qu'elle eût prise, elle avait été obligée de dégager du feuillage sa jolie main blanche; les perles de verre, en tombant sur le sable, achevèrent de donner l'éveil aux timides oiseaux. Tous poussèrent un baible cri, s'envolèrent et se réfugièrent sur un arbre voisin.

Cependant Rachel fit signe à son amie de demeurer immobile. Il lui semblait de bon augure que les chlamydères n'eussent pas gagné le bois; c'était la preuve que leur frayeur n'avait pas été bien grande et qu'ils ne tarderaient pas à s'en remettre. Aussi elle-même resta-t-elle muette et attentive, retenant son haleine.

Cette constance fut récompensée. Bientôt on entendit un petit frémissement dans le feuillage de l'arbre. Les oiseaux avançaient avec curiosité leur tête brune pour reconnaître la cause de la récente alerte et semblaient se rassurer peu à peu. Cependant les deux jeunes demoiselles s'aperçurent qu'elles n'étaient plus l'unique objet de l'attention des chlamydères; sur le sable fin et uni qui bordait la lagune, étincelaient au soleil les globules d'émail provenant du bracelet de miss Owens, et cette vue semblait les fasciner. Peut-être songeaient-ils à l'excellent parti qu'ils pourraient tirer de ce cristal coloré aux mille facettes, dans l'ornementation de leurs portiques; mais une invincible défiance les empêchaient de s'en emparer.

L'un d'eux s'aventura enfin jusqu'à voler à moitié chemin, le courage lui ayant manqué, il regagna sa place à tire-d'aile. Un autre lui succéda et vola un peu plus loin, mais il revint encore à l'arbre protecteur. Comme les globules ne cessaient d'exercer sur eux leur irrésistible prestige, un troisième se mit en mouvement à son tour; celui-là, au lieu de s'arrêter en chemin comme les autres, fondit sur la plus grosse et la plus éclatante des perles de verre, la prit à son bec, puis poussa un cri de triomphe et emportant son trésor, il se dirigea d'un vol rapide non plus vers l'arbre, mais vers le désert où se trouvait sans doute sa demeure.

— Il l'emporte, Rachel, il l'emporte ! murmura Clara toute joyeuse.

Une pression de main l'avertit qu'il fallait encore garder le silence, et que tout n'était pas fini.

En effet, après une courte hésitation, les oiseaux s'élancèrent de nouveau et tous à la fois sur le sable. Il y eut un moment de lutte vive; plusieurs vigoureux coup de bec furent lestement échangés entre les chlamydères. Mais bientôt deux des plus forts s'élevèrent, possesseurs des perles qui restaient. Ils prirent la même direction que le premier suivis du reste de la bande qui leur formait un cortège glorieux, et tous ensemble ne tardèrent pas à disparaître dans les profondeurs du Maaly-Scrub.

Rachel, fière de cette épreuve qui la vengeait des doutes injurieux de son amie, se taisait en souriant ; mais Clara ne put modérer ses transports.

—Vous aviez raison, miss Owens, disait-elle hors d'elle-même en frappant des mains. Ah ! que vous êtes savante et combien j'aurais été heureuse d'apprendre plus tôt ce que vous venez de me révéler ! Plus de doute maintenant, je sais comment a disparu... et ma bonne mère que j'accusais !... Rachel, merci mille fois pour la joie que vous me causez, pour l'espérance que vous faites rentrer dans mon cœur !

Et elle se jeta tout en larmes dans les bras de sa compagne, qui ne savait comment s'expliquer cette émotion.

Rachel allait peut-être la questionner à ce sujet, quand les deux jeunes filles entendirent derrière elles un bruit de pas précipités, et Richard leur cria d'un ton d'inquiétude :

—Prenez garde, mesdemoiselles, les Indiens viennent de ce côté !

Elles se retournèrent brusquement. Absorbées par les manœuvres des chlamydères, elles n'avaient pas remarqué l'approche d'une petite bande de noirs qui, sortant du désert, s'approchaient du ruisseau, sans doute pour se désaltérer. Ils marchaient à la file indienne, c'est-à-dire les uns derrière les autres, habitude qui a, dit on, pour but de diminuer les chances de rencontrer des serpents. Du reste, cette bande ne paraissait pas bien redoutable et se composait évidemment d'une seule famille. Le père en tête, suivi de sa *lubra* ou femme, qui portait sur ses épaules le plus jeune des enfants ; les grands venaient par derrière, tenant à la main un objet de ménage, une arme ou même quelques provisions qui constituaient toute leur richesse.

Clara et Rachel battirent en retraite vers la tente, tandis que Richard, saisissant son revolver, se jetait devant elles pour les protéger. Madame Brissot, éveillée en sursaut, demanda de quoi il s'agissait, et Clara lui apprit la cause de cette alerte.

—Les noirs ! répéta madame Brissot avec épouvante ; croyez-vous qu'ils voudraient nous faire du mal ? Reste auprès de moi, ma fille ; miss Owens, ne nous quittez pas.

Les trois femmes se tenaient, debout et attentives, près de leur petit campement, Richard intima par signes aux Australiens la défense d'avancer. Ceux-ci n'avaient pas trop l'air de comprendre pourquoi

on leur barrait le passage, mais leur attitude n'était nullement menaçante. Tout à coup le chef de la troupe, ayant jeté machinalement les yeux du côté des dames, se mit à bondir comme un forcené.

—Clara ! Clara ! s'écria-t-il.

—Clara ! Clara ! répétèrent sur des tons différents les autres membres de la famille.

Et la troupe entière courut impétueusement vers la tente, au grand étonnement de Denison, qui n'osait encore faire usage de son arme : un mot de Clara lui expliqua tout.

—Eh ! c'est mon pauvre Tête-de-Crin que le hasard amène ici, dit-elle avec gaieté ; ne tirez pas, monsieur Denison ; le brave homme serait plus disposé à nous défendre qu'à nous attaquer.

—Si c'est notre bonne pratique de Tête-de-Crin, nous n'avons en effet rien à craindre, dit madame Prissot à son tour ; oui, et voici sans doute toute sa parenté qu'il va nous présenter... Sainte Vierge ! qu'ils sont laids !

Elle ne pouvait en dire davantage ; on l'entourait en dansant, en hurlant, en faisant mille contorsions. Mais Clara particulièrement semblait être l'objet de cette allégresse et de ces hommages ; Tête-de-Crin l'avait désignée à l'admiration de sa famille et c'était elle surtout qui inspirait ces transports frénétiques.

Nous connaissons déjà Tête-de-Crin, sa moitié ou sa *lubra* était digne de lui. On sait que les femmes des noirs de l'Australie sont encore plus affreuses que leurs maris ; or, madame Tête-de-Crin n'était plus jeune depuis longtemps, et les fatigues de la maternité, les durs travaux réservés à son sexe parmi les indigènes, avaient fait d'elle la plus hideuse créature qu'il fut possible d'imaginer. Elle tenait dans ses bras un jeune enfant qui ressemblait extraordinairement à un singe, et elle était suivie de trois ou quatre autres, d'âge et de sexe différents, dont l'aîné avait quinze ans au plus. Tout ce monde était vêtu très-insuffisamment de peaux de kangaroo et d'opossum, ce qui exposait aux regards leurs membres difformes, couverts de tatouages, d'une repoussante malpropreté. Cependant la pudibonde Anglaise ne songea pas à prononcer le *shoking national* ; ces pauvres gens paraissaient si heureux de voir Clara, la bienfaitrice de la famille, qu'il était impossible de ne pas être touché de leur joie naïve.

A CONTINUER.



LE TRESOR DE L'ÉMIGRÉ.

I.

Vers les premiers mois de 1793, cette année que l'histoire a inscrite en caractères sanglants, deux Français émigrés déjeunaient ensemble dans le parloir d'une petite maison de Londres, ayant vue sur la Tamise et sur le faubourg de Southwark, presque en face de Westminster-Bridge. Une jeune fille, debout et attentive, veillait à leurs besoins avec une tendre sollicitude. Il y avait toute une étude physiologique à faire par la comparaison de ces deux hommes rejetés hors de leur patrie commune, à la suite des mêmes événements et cependant complètement dissemblables, comme si leur sort n'eût point été le même. L'un tenait la tête inclinée; le chagrin, plus encore que les ans, avait courbé sa haute taille; des rides nombreuses sillonnaient son front, et ses sourcils épais restaient presque constamment froncés au-dessus de ses yeux noirs, qui parfois lançaient un jet de flamme. Sa bouche, abaissée aux coins, se mouvait fréquemment par une contraction nerveuse. Du reste, à travers sa sombre mélancolie et les ravages qu'elle avait produits sur son organisation, il conservait un air de dignité qui sentait le vieux gentilhomme.

L'autre avait, comme nous l'avons dit, une nature diamétralement opposée; vous eussiez cru voir un de ces petits marquis dont Molière nous a tracé le portrait de main de maître: vif, alerte, prompt à la riposte, badin, léger, sans souci, pirouettant, riant, ne se rappelant jamais les maux de la veille, et ne voulant pas prévoir ceux du lendemain. Fêtu de pouvoir étaler le luxe qui jadis l'avait mis à la mode, il affectait encore une certaine recherche. L'habit de soie qu'il achetait de rencontre était de couleur très claire, bleu céleste ou lilas; les boucles de ces souliers n'étaient que d'acier, mais il les frottait soigneusement chaque jour; enfin un parfum de rose et de jasmin s'échappait de la perruque poudrée qui couronnait son visage rajeuni par une couche de vermillon.

Dans ces deux hommes se traduisaient deux époques, deux noblesses: l'une était l'image du dix-septième siècle, fier, sauvage, habitant les manoirs de province et défendant contre Richelieu les derniers privilèges de la féodalité; l'autre représentait à merveille ces roués du dix-huitième siècle, qui amollirent l'ancienne aristocratie de France dans les désordres d'une vie licencieuse, et qui tuèrent le corps par le plaisir, le cœur par l'esprit.

Quant à la jeune fille, elle tenait le milieu entre ces représentants d'un double passé. Chez elle, la grâce et la modestie tempéraient la dignité; ses vêtements forts simples avaient le luxe de la propreté; l'expression de ses traits prouvait que cette belle personne pouvait être grave sans tristesse, et il y avait en elle quelque chose de réservé, de distingué, qui ne permettait pas de méconnaître son rang. L'ovale de son visage était d'un contour parfait; ses

yeux bleus se voilaient sous de longs cils bruns; les nombreuses boucles de ses cheveux châtain s'étagaient autour de sa tête. En cherchant bien, on n'eût trouvé qu'un seul défaut à cet ensemble charmant: c'était une pâleur extrême, produites par de nombreuses veilles, par un travail forcé; car la fille du marquis Antoine de Livry, l'héritière d'une des meilleures maisons de Normandie, était maintenant obligée de subvenir aux besoins de son père; son aiguille était désormais son unique fortune. Il lui fallait broder, coudre, être aux ordres des grandes dames et des marchands de Londres, se soumettre aux caprices d'une *milliner*; puis veiller sur son père pour remplacer les vingt domestiques dont l'antichambre du marquis était naguère remplie. Mathilde accomplissait tous ces devoirs sans jamais articuler une plainte, sans paraître jamais fatiguée. Si sa tendresse filiale ne l'eût soutenue, la foi chrétienne lui eût donné des forces surnaturelles. Son courage était-il près de l'abandonner, une prière mentale venait le relever, le grandir. Admirable dévouement qui ne cherchait pas de témoins; tâche sublime qui s'accomplissait dans l'ombre, ignorée des hommes, mais connue de Dieu!

Le comte d'Espillac, le convive du marquis, avait presque achevé de déjeuner, avant que celui-ci eût seulement pris une cuillerée de son chocolat. Aussi le comte, qui d'abord s'était borné à échanger avec Mathilde des signes d'intelligence, ne put-il se contraindre davantage, car il voyait de l'œil chagrin d'un gourmet le chocolat se refroidir. En conséquence, il tira par la manche M. de Livry, qu'absorbaient ses réflexions, et lui dit avec ce ton vif et gai qu'il avait conservé, en dépit des ans et de l'émigration:

—Holà, cousin, dans quel monde voyage votre imagination? Si je ne me trompe, vous nous faussez compagnie.—Moi, balbutia la marquis, je... je pensais... —Parbleu! je m'en aperçois. Voilà une heure que je mange et vous ne suivez point cet exemple salutaire... Je vous parle, je crie; bast! pas de réponse.—Excusez-moi, mon cher comte. Je l'avoue quand je me laisse aller à songer au passé, cela me mène si loin..... —Le passe! le passé! Vous avez beau le regretter... Il a fui, peut-être pour toujours.—Non, non! Ne proférez pas ce blasphème. Ce serait offenser la Providence que de supposer qu'il n'y aura ni trêve ni limite aux horreurs de la révolution.—Entendons-nous... Comme vous, mon cher cousin, je suis persuadé que la bonne cause triomphera. Le règne Maximilien Ier, dit de Robespierre, ne saurait être de longue durée; mais les usurpateurs se succéderont... et en attendant, nos biens resteront sous le séquestre et nos châteaux continuent d'être incendiés. Je crains fort qu'à notre retour nous nous trouvions aussi riches que l'enfant prodigue, lorsqu'après ses incertitudes il se présente chez son père....—Voilà ce qui me ronge, ce qui me

tue. Avoir deux filles chéries, l'une qui s'épuise en pénibles travaux, l'autre qui a dû accepter l'emploi de demoiselle de compagnie, c'est-à-dire de martyre. chez une orgueilleuse duchesse anglaise, et penser que j'ai laissé en France des hôtels et des châteaux.... O misérable siècle! Pourquoi ai-je cédé à vos conseils!... pourquoi ai-je consenti à passer dans une autre contrée! Aujourd'hui nous n'existerions plus,.... nous serions heureux.— Bien obligé! s'écria le comte d'Espillac, en se renversant sur le dossier de sa chaise et en croisant ses jambes : chacun interprète le bonheur à sa manière. Je ne le comprends pas comme vous, et je suis persuadé que Mathilde n'aurait nullement goûté les agréments de la guillotine. N'est-ce pas, mon enfant?

Mathilde répondit par un triste sourire, et, reprenant sa broderie, elle alla s'asseoir près de la fenêtre.

—Pauvre petite!... murmura le marquis à demi-voix ; toujours elle travaille. Vainement je la gronde et la supplie de consacrer quelques heures au repos, cet ange indocile ne reconnaît pas mon autorité.— Je vous assure, mon bon père, dit Mathilde, que je n'éprouve aucune fatigue. Vous le savez, j'ai toujours aimé à m'occuper. J'ai même des reproches à me faire ; si j'avais mieux profité des leçons de clavecin que j'ai reçues autrefois, je pourrais aujourd'hui enseigner la musique. Mais, puisque je ne suis bonne qu'à coudre et à broder, il faut bien que j'utilise mes doigts et mon temps.— Tu trouves toujours moyen d'avoir raison avec moi, repartit le marquis en attachant sur sa fille un regard de tendresse mais si tu es contente de ton sort, ma pauvre Mathilde, au moins ne peux-tu m'empêcher de plaindre ta sœur.—Ne la plaiguez pas, mon père ; Blanche affirme qu'elle est fort heureuse chez la duchesse de Blinton.—Heureuse!... Si elle l'était, verrais-je son teint, naguère si éclatant, s'altérer, se ternir? Ta sœur éprouverait-elle tant de difficultés à venir passer quelques heures auprès de nous?—Son assujettissement tient à l'affection que la duchesse a conçue pour elle.—Affection qui se traduit par des paroles dures, des ordres absolus.—Quoi! Blanche vous a dit... Je la gronderai.—N'en fais rien. Une fois seulement elle m'a confié ses peines ; mais mon cœur les avait déjà devinées.—Tenez, mon cousin, s'écria le comte d'Espillac, ne parlez pas de ce que souffre Mlle Blanche. Vous redoublez mon chagrin d'avoir tout perdu ; foi de gentilhomme, si j'avais pu emporter ma fortune, je l'offrirais avec ma main à cette adorable image de la perfection.

Mathilde toussa en ce moment pour comprimer son envie de rire. Le vieux fat lui adressa un geste de menace comique, et dit en aspirant une pincée de tabac :—Vous doutez de la vérocité de mes paroles!... Il est certain qu'autrefois j'affectionnais l'état de célibataire ; j'avais un appartement exquis, d'une recherche incroyable,.... des étoffes d'un goût parfait des porcelaines, des cristaux, des tapis, des meubles admirables! Et encore à peine habitais-je ce paradis terrestre,.... car mes amis se disputaient ma visite.... Je passais de fête en fête, de château en château.... Tous les ans, vous me receviez pendant trois mois.... C'était une vie délicieuse. A Paris, que de plaisirs l'opéra, la comédie, les bals et concerts de la cour, le jeu, les fins soupers. On existait alors. Et les Français ont aboli tout cela,.... les barbares!

—Allons, monsieur le comte, dit Mathilde avec gaieté, vous tombez dans les regrets que vous vouliez tout à l'heure interdire à mon père.—Vous avez raison.... Pardonnez-moi.... Il est facile de s'échauffer quand on évoque le souvenir d'un si beau temps, et que faisant ensuite un retour sur soi-même, on songe qu'on est devenu.... Ah! j'en frémiss.... Eh bien! qu'y a-t-il là de honteux? Comme tous les émigrés, vous avez dû, sur cette terre où l'hospitalité est avare chercher en vous-même des ressources...—Et je me suis fait maître à danser!—Vous avez agi sagement.—Ah quand je figurais, à Trianon, continua le comte, dans un menuet ou une courante vis-à-vis de Mme la duchesse de Polignac et de tant de belles dames couvertes de diamants, je ne m'attendais guère à mettre un jour à profit mon talent de danseur. Moi, un homme de qualité, il faut que je dresse les longues et lourdes jambes anglaises à faire des jetés battus et des entrechats!.... Après tout, je ne dois pas trop me plaindre. Parmi mes compatriotes, ceux qui n'avaient pas reçu une aussi bonne éducation que moi sont réduits à de bien pires extrémités. Vous savez le vicomte de Chazelles? il tresse des chapeaux de paille.... Plusieurs Français ont pris des états manuels... J'en connais même un qui s'est mis à la mode pour la façon dont il accamode la salade; triste métier, vous en conviendrez. Au moins suis-je un artiste, moi : un maître de danse est bien accueilli partout. Mon cher marquis, lorsque nous serons de retour en France, nous rirons bien, n'est-ce pas, de nos vicissitudes?

—Oui, quand nous serons de retour en France, répéta M. de Livry d'un accent d'incrédulité... J'aperçois là-bas, sur la Tamise, ajouta-t-il, une multitude de vaisseaux rangés contre le bord ; mais le vaisseau qui doit nous ramener dans notre patrie n'est pas encore construit.

Un coup de sonnette parti du dehors termina cette conversation, Mathilde se leva et sortit. Un moment après, elle rentra, suivie par un jeune homme qu'elle présenta au marquis en disant :

—Mon père, monsieur demande à vous parler.

—Monsieur le marquis, daignez excuser mon indiscretion, dit le nouveau venu.

—Un Français! s'écria M. de Livry.... Nous nous reconnaissons à l'accent, monsieur. A qui ai-je l'avantage de parler?—Je me nomme le chevalier Alexis de Melcieu.—N'avez-vous pas été page dans la maison du roi?—J'ai eu cet honneur.—Votre famille est de Bretagne, je crois?... Des environs de Brest. Il ne me restait qu'un oncle ; il a exigé que je l'accompagnasse dans l'émigration. Depuis, j'ai eu le malheur de le perdre. Mais c'est trop vous occuper de moi ; permettez que je m'acquitte de la commission que mademoiselle votre fille m'a donnée pour vous.—Ma fille! dit le marquis avec étonnement et en faisant paraître un peu de trouble. Serait-elle malade?—Rassurez-vous, monsieur ; Dieu merci, sa santé est bonne.

L'intérêt qu'exprimaient ces paroles, prononcées avec un accent pénétré, n'échappa point aux assistants. Le chevalier se hâta d'ajouter :— Quelques mots d'explication suffiront pour justifier à vos yeux la confiance que Mlle de Livry a bien voulu m'accorder. J'exerce, à Londres, la profession de peintre...

—En vérité, monsieur, s'écria le comte d'Espillac, cela vaut mieux que d'être maître de danse.—Comment?—Continuez de grâce...—Le mois dernier, sur la recommandation de lady Duncaster, je fus invité à me rendre à l'hôtel de la duchesse de Blinton; il s'agissait d'entreprendre son portrait en pied. C'était pour un pauvre Français une belle occasion de conquérir la vogue; je la saisis avec empressement, et dès le lendemain, d'après les ordres de la duchesse, je m'installai dans un de ses salons que je transformai en atelier. Les séances n'étaient pas toujours longues; aussi ont-elles été nombreuses, car l'humeur mobile de la duchesse ne lui permet pas de fixer son attention sur le même objet pendant plus d'une heure. J'arrive à ce qui nous intéresse. Près de lady Blinton se tenait ordinairement une jeune fille au visage et au caractère angéliques; pas un de ses mouvements n'était perdu: tantôt elle faisait à haute voix la lecture d'un livre français, tantôt ses doigts habiles façonnaient pour milady une coiffure ou toute autre fantaisie de la mode. Jamais, au reste, elle n'articulait une plainte, lorsque l'impérial duchesse lui adressait des reproches ou lui lançait une épigramme. Je crois qu'au fond lady Blinton a de la bonté; mais il n'est pas facile de la satisfaire.

—Ce n'est pas étonnant, dit le comte, elle vieillit!... La cause de son mécontentement doit naturellement s'accroître chaque jour.

—Mon cousin..., murmura Mathilde, plus d'indulgence.

—Bientôt, reprit le chevalier, Mlle Blanche de Livry et moi fîmes un échange de cette sympathie que trouvent au fond de leur cœur les exilés qui se rencontrent sur la terre étrangère. Nous n'étions pas à notre place; chacun de nous avait eu, avait encore sa part de douleurs: ce fut assez pour que nous fussions amis sans nous être adressé la parole. Nous ne nous étions pas communiqué nos pensées, et cependant nous nous comprenions. C'est que non-seulement deux concitoyens parlent la même langue, mais qu'ils ont la même manière de sentir. Une circonstance acheva de m'apprendre que Mlle de Livry jouissait de fort peu de liberté dans l'hôtel; la duchesse lui dit une fois; «Aujourd'hui, mon enfant, je n'ai point à vous occuper. Y a-t-il longtemps que vous n'avez rendu visite à votre père?—Un mois déjà, madame.—Eh bien! prenez un carrosse et allez-y.» Autant la joie de Mlle de Livry avait été vive, autant sa tristesse fut profonde quand la duchesse lui dit; «Non, décidément;... j'ai réfléchi, cette course est longue, j'aurai besoin de vous.» J'éprouvai, moi étranger à la pauvre jeune fille, le contre coup de son chagrin. Elle savait, sans doute, que je l'avais devinée, car elle me fit l'honneur de mettre à profit le peu de temps que j'ai encore à venir chez la duchesse. Hier, en suivant lady Blinton, et tandis que je rangeais mes broches et ma palette, Mlle de Livry laissa tomber cette lettre que je m'empressai de ramasser.

—La voici, monsieur le marquis; vous le voyez, la suscription porte votre adresse avec ces mots: «Prière expresse de vouloir bien remettre cette lettre le plus tôt possible.» Maintenant que je me suis acquitté d'une commission qu'il me était de vous re-

—Quoi! ma fille a eu l'indiscrétion...

plir, je vous quitte; ma présence, en se prolongeant, serait de l'importunité.

—Non, non, monsieur, restez, je vous prie, dit le marquis: vous avez eu la bonté de m'apporter cette lettre, vous ne devez point ignorer ce qu'elle contient... Mathilde, prête-moi le secours de tes yeux de dix-huit ans.

Mathilde lut ce qui suit:

«Que de jours écoulés entre la lettre que je vais vous écrire, mon cher et honoré père, et la dernière visite que je vous ai rendue! Être dans la même ville, respirer le même air, s'appeler de loin, s'entendre par le cœur et ne pouvoir se réunir, c'est peut-être un plus grand supplice que de se voir séparés d'être chéris, par la mer, par un continent tout entier. J'existe tellement en vous, que j'ai un peu réussi à combler l'intervalle du temps et de l'espace. Connaissant vos habitudes, je consulte la pendule pour savoir ce que vous faites... Je vous regarde vivre... O mon père, ô toi, ma bien aimée sœur, parlez-vous de moi aussi souvent que je vous parle tout bas? Etes-vous sans cesse avec moi comme je suis à toute heure avec vous? Je vous aime tant! Car je vous aime non seulement pour vous, mais à cause de votre malheur. Je suis peu libre, j'en conviens; du moins me trouvé-je dans un brillant hôtel, tandis que vous êtes relégués dans une des plus humbles rues de Westminster; les domestiques sont à mes ordres, et personne ne vous sert... J'accompagne parfois lady Blinton aux parcs ou aux théâtres; mais pour vous il n'y a pas de plaisir, de promenade, surtout pour toi, Mathilde, pour toi qu'une tâche continuelle enchaîne au logis. Pour vos amis, rien ne vous rappelle, même en passant, les splendeurs de votre ancienne existence! Les Anglais, ces éternels rivaux de la France, ont bien accordé un refuge à votre malheureux exil; mais ils ont simplifié les devoirs de l'hospitalité. Que d'émigrés de la plus haute naissance réduits aux plus pénibles conditions! Quand le roi Jacques vint demander un asile à Louis XIV, il fut accueilli en roi... Ses gentilshommes et des artisans... Mais j'ai tort de vous écrire sur ce ton mélancolique: je songeais à vous et vous allez songer à moi, vous figurer que je me trouve à plaindre. Loin de là: si lady Blinton a l'humeur inégale, les caprices de sa véritable Anglaise, cela ne l'empêche pas d'être bonne, généreuse...—Elle me fait appeler, il faut que je quitte...

«Minuit.—Je reviens avec vous; demain, je tâcherai de vous envoyer cette lettre. Tant de précautions pourraient étonner... Mais vous savez combien le caractère de la duchesse est ombrageux. Il n'est pas une de mes actions qui ne lui soit rapportée par ses domestiques...; car ils sont tous jaloux de moi, surtout depuis que le neveu de milady, lord Francis Evingham, m'honore de ses attentions... bien fatigantes, assurément. Comme il est fort étourdi et qu'il s'inquiète peu de choquer sa tante, jamais il ne manque de s'informer d'abord de moi, de ma santé, de me parler en français, afin que je lui apprenne à bien prononcer. C'est un fat qui m'amuserais si j'avais le courage d'être gaie. Mais j'ai à vous entretenir d'un de nos compatriotes qui m'a paru plein de délicatesses... Toutes les fois qu'un

mot dur m'était adressé par la duchesse, M. le chevalier de Melcieu m'adressait un regard compatissant; il semblait me dire: «Moi qui suis émigré comme vous, moi qui ai dû chercher une ressource dans mes pinceaux, je comprends vos peines.» Cette pitié, loin de m'offenser, me plaisait; je me disais même: C'est ainsi que mes chers parents me regarderaient.» Je ne connais pas autrement M. de Melcieu, et cependant, je suis sûr que c'est un honnête homme. Je ne doute pas qu'il n'ait la complaisance de vous porter cette lettre. Veuillez lui faire les remerciements que je ne pourrai lui exprimer: joignez-y une réponse: fût elle courte, elle aura bien du prix pour votre respectueuse et dévouée

«BLANCHE DE LIVRY.»

«Ne m'oubliez pas près de mon excellent cousin, qui, j'en suis certaine, n'a rien perdu de sa gaieté et de sa philosophie.»

—Elle a raison! s'écria M. d'Espillac, tandis que l'émotion coupait la voix au marquis; la gaieté et la philosophie sont mes amies inséparables; jamais nous ne nous brouillerons.—Vous êtes heureux, dit amèrement M. de Livry... oui, fort heureux de pouvoir rire et plaisanter à tout moment et sur tous les sujets...—Entendons-nous, mon cher marquis... Si je ne sais point m'affliger pour ce qui me concerne personnellement, cela ne m'empêche pas de compatir aux peines d'autrui. Ainsi je voudrais qu'il vous fut permis de vous réunir à votre charmante fille; mais puisque c'est impossible, soyez philosophe.

Mathilde se hâta de mettre fin à cet échange de mots aigre-doux, en disant à Alexis de Melcieu:—Nous vous devons mille remerciements, monsieur.—Pas un, mademoiselle. C'est pour moi une bonne fortune que d'être venu ici.

(A Continuer.)

PASCAL ET LA MENDIANTE.

ANECDOTE HISTORIQUE (1656).

I.

Une jeune fille, âgée de dix-sept ans à peine, errait tristement sur le quai Notre-Dame. C'était vers la fin de l'hiver; et ses haillons la protégeaient mal contre la bise glacée qui, ce jour-là, soufflait avec violence. Sa démarche était lente et timide. Elle allait et venait sans idée fixe, sans aucun but. Parfois elle s'approchait du parapet, et, appuyant son menton sur sa main, elle regardait vaguement couler l'eau.

Qui aurait pu dire les pensées qui se pressaient dans cette jeune tête? Elles étaient douloureuses, sans doute; car sa belle et suave figure portait l'empreinte d'une profonde souffrance. Ses yeux paraissaient rougis par le froid; mais, en les regardant attentivement, on y voyait germer de grosses larmes..... Elle les retenait par un dernier effort, hélas! car, en voyant passer une jeune fille de son âge, belle comme elle, et à demi penchée dans un riche carrosse, elle les laissa couler en abondance. Il était loin qu'elle pleurait toujours!...

Soudain elle tressaillit, et fit quelques pas en avant. Une résolution subite avait donné à sa démarche une apparence de courage ou de résignation. Elle semblait avoir pris une décision suprême. Une femme de quarante ans à peu près, à la mise simple, traversait le quai en ce moment. La jeune fille pressa le pas et vint se placer devant elle... Elle voulut parler, sa voix ne put proférer aucun son. Elle leva sur elle ses deux beaux yeux, comme pour l'implorer du regard; des larmes en jaillirent..., et ce fut en se voilant le visage qu'elle s'écria avec effort:

—Secourez-moi... j'ai faim!...

La femme ne lui répondit pas, et, se détournant froidement, suivit son chemin en maugréant. Quant à elle, elle jeta un regard brûlant vers le ciel. Elle semblait lui demander le secret de sa misère, ou pourquoi il y avait ici-bas des cœurs sans pitié. Ce fut tout. Pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Seulement sa douce physionomie redevint plus triste encore, et, regagnant lentement sa place, elle reprit sa première attitude.

Qu'elle était belle ainsi! Sa longue et noire chevelure flottait en boucles sur ses épaules. Il y avait dans toute sa personne un tel reflet de chaste et serene beauté, qu'on se sentait attiré vers elle! D'ailleurs, n'y a-t-il pas dans l'infortune quelque chose qui nous émeut et nous subjugué? En ce moment, elle eût remué profondément l'âme d'un poète, et les peintres eussent trouvé en elle l'expression vraie de la douleur. Le front incliné vers la terre, elle semblait tout à la fois songer douloureusement au passé et frémir en envisageant l'avenir!

II.

Depuis longtemps elle rêvait ainsi, quand tout à coup, en relevant la tête, elle vit debout devant elle, immobile comme une statue, un homme jeune encore, dont la figure pâle et tourmentée reflétait toutes les angoisses de l'âme et de la pensée humaine. Il y avait dans ses regards une telle fixité et une telle puissance, que la jeune fille ne put s'empêcher de pousser un cri. Elle fit même un mouvement pour s'enfuir. L'inconnu l'arrêta d'un geste. D'ailleurs, sa figure avait soudain changé d'expression, et un pitié seule rayonnait maintenant sur ses lèvres.

qui, pour la première fois peut-être, essayaient de sourire.

C'était Pascal !

— Que faites-vous ici, mon enfant ? lui dit-il à voix basse.

La jeune fille le regarda longtemps et courba la tête.

Pascal avait compris.

— Vous êtes pauvres et vous avez faim, n'est-ce pas ? murmura-t-il plus bas encore.

Cette fois, la jeune fille parut surprise.

— Voulez-vous me suivre et vous confier à moi ? ajouta-t-il ; et, en même temps, il lui offrait le bras.

Soit qu'elle eût subi une influence surnaturelle, ou que son cœur l'eût entraînée vers cet homme étrange, elle s'approcha d'un pas ferme et parut prête à le suivre.

Pascal, à son tour, ressentit une vague inquiétude. Elle dura peu cependant ; il y avait dans cette belle mendicante tant d'innocence et d'abandon !

— Allons de ce côté, dit-il, en lui montrant dans le lointain les toits d'un vaste édifice.

Elle le suivit sans faire aucune question. Le ciel lui avait sans doute inspiré cette confiance aveugle dans le sauveur qu'il lui envoyait.

III.

Elle lui raconta, avec une touchante simplicité, l'histoire de sa vie, si courte et pourtant si malheureuse ! Son père était mort depuis quelques mois ; quant à sa mère, elle l'avait perdue dès le berceau. Son travail avait d'abord suffi à la nourrir, mais, depuis quelques jours, elle se trouvait privée même du nécessaire. Après bien des luttes, elle n'avait pu triompher de la faim, cette torture suprême, et elle s'était résignée à demander l'aumône.

Pascal l'écoutait sans l'entendre ; le passé n'était rien pour lui, il songeait à l'avenir !... et son front pâle s'assombrissait de plus en plus.

La jeune fille se tut, et tous deux marchèrent en silence ; elle était en proie à mille sentiments contraires ; lui, perdu dans un monde d'idées ! De temps en temps, il s'arrêtait et la contemplait d'une façon étrange. Il y avait en lui de la pitié et de la terreur !...

Que se passait-il donc dans son âme ? Quelles pensées assiégeaient ce grand penseur ? Les larmes d'une jeune fille pouvaient-elles distraire ce puissant esprit de ses hautes contemplations ?...

Ah ! c'est qu'à force de sonder les profondeurs de l'âme, il en était arrivé à voir partout des abîmes ! Du jour surtout où, du haut du pont de Nuilly, son carrosse faillit être précipité dans la Seine, il eut sans cesse un gouffre béant devant les yeux ! Dès lors plus de calme, plus de repos, plus de sommeil ! sa pensée implacable le rongea sans relâche ! Comme Hamlet, il aimait à fréquenter les tombes. Comme lui, derrière le fard il voyait la joue, et derrière la joue un squelette ! Comme lui, il vivait hors du monde et s'abîmait dans l'infini !

Dans ce moment, le sort de cette jeune fille lui inspirait plus de terreur que de pitié. Tout en marchant à côté d'elle, par cette puissante faculté de l'imagination qui parcourt un siècle dans une heure, il lui créait un avenir. Il la voyait d'abord

telle qu'elle était, belle et pure, mais pauvre et abandonnée ; il la suivait dans sa vie de misères et d'humiliations. Il la voyait aux prises avec la faim, le désespoir peut-être ! puis, entraîné par la pente fatale de son esprit, il la voyait exposée à toutes les tentations. Elle roulait jusqu'au fond de l'abîme... et, misérable, désespérée, mourait en blasphémant Dieu.

C'est alors qu'il s'arrêtait et contemplait avec épouvante. La sueur inondait son front, où se trahissaient, malgré lui, toutes les angoisses de sa grande âme. Il se sentait pris de vertige, et parfois il entr'ouvrait la bouche pour exhaler dans un cri sublime tout ce qu'il ressentait ; mais les regards si purs de la jeune fille le calmaient comme par enchantement, et ses lèvres s'efforçaient de lui sourire. Peu après, hélas ! il retombait dans une rêverie profonde.

IV.

Ils étaient arrivés. Un immense édifice se dressait devant eux. Tout autour de lui était calme et austère. Les mille bruits de Paris y éveillaient à peine un faible écho. Les quelques fenêtres percées dans ses épaisses murailles étaient garnies de barreaux de fer. Rares étaient les passants qui troublaient le silence de cette solitude ; aussi l'herbe poussait alentour au travers des fentes du pavé.

Pascal s'arrêta, et lui montra dans les airs une croix qui surmontait le monument.

Elle parut comprendre.

— Vous le voyez, dit Pascal, Dieu vous offre une hospitalité que les hommes vous refuseront toujours. L'acceptez-vous ? Là, vous trouverez le pain du jour qui ne vous sera jamais amer, car vous aurez la paix du cœur. Vous prierez Dieu sans cesse..., et, la nuit, vous verrez ses saintes et ses anges resplendir dans vos rêves. Vous y vivrez calme et pure jusqu'au jour où vous quitterez la terre pour le ciel !

Elle ne pouvait répondre..., les larmes l'étouffaient.

— Aujourd'hui, continua Pascal, vous vous êtes résignée à demander l'aumône, et vous n'avez trouvé que des cœurs sans pitié ! Demain, on vous la ferait peut-être ; mais peut-être aussi la pourriez-vous payer de votre honneur... Voulez-vous entrer ? lui demanda-t-il après un instant de silence.

Elle fit un pas vers la porte : Pascal la suivit. Il saisit le marteau et frappa deux coups. Des pas se firent entendre, la porte s'ouvrit.

Une religieuse parut sur le seuil. Pascal s'avança et lui parla à voix basse ; puis tous deux s'approchèrent de la jeune fille. Elle leva sur eux ses yeux humides de larmes, à travers lesquelles brillait un éclair de joie et de reconnaissance.

— Suivez-moi, chère enfant, dit la religieuse avec une voix si douce qu'elle s'élança dans ses bras.

— Merci ! s'écria-t-elle.

Pascal la contempla un instant.

— Vous priez pour moi, murmura-t-il.

Elle tomba à ses genoux. Il se baissa lentement..., et ses lèvres froides effleurèrent son front.

La jeune fille lui jeta un dernier regard, où se peignait toute son âme, et suivit la religieuse.

La porte se referma lentement, en criant sur ses gonds rouillés. Il écouta le bruit de leurs pas se perdre peu à peu..., puis sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, ses yeux redevinrent fixes et il reprit lentement le chemin de Paris.

V.

Quelques années après, étendu sur son lit de douleur, Pascal luttait avec l'agonie. Toutes ses terreurs l'assaillaient à cette heure suprême. Il se détournait de la mort, autre abîme qui le remplissait d'épouvante. Les angoisses de son âme étaient plus grandes que jamais. Il se sentait suspendu entre le ciel et l'enfer..., et ne croyait à aucune consolation !...

Un soir qu'il se tordait sur sa couche, comme un désespéré, ses yeux hagards s'arrêtèrent sur une douce figure inclinée vers lui. Une religieuse priait et pleurait. Une auréole céleste jetait autour d'elle un tel éclat, que le moribond sentit un peu de calme en son cœur. Il se dressa sur son séant et la contempla longtemps. Il semblait chercher au fond de ses souvenirs. Tout à coup il reconnut la mendicante du quai Notre-Dame ; il poussa un cri, et des larmes roulèrent dans ses yeux desséchés. Une lueur brilla sur sa face livide, et, levant les bras au ciel, il sembla le remercier de cette consolation qu'il lui envoyait.

Celle qu'il avait aidée à vivre l'aida à mourir et lui ferma les yeux.

L'OISEAU BLEU.

LÉGENDE FRANÇAISE.

JAMAIS peut-être une anxiété plus poignante et plus universelle ne pesa sur le monde, que dans les dernières années du X^e siècle.

Ni les maladies qui moissonnèrent les populations par centaines de mille, ni les horribles famines qui dépeuplèrent des empires, ni les invasions successives des barbares, poussés par la colère de Dieu, comme la vagues d'une mer à la furie de laquelle aucune force humaine ne pouvait résister, ne causèrent un effroi comparable à celui qu'occasionna dans l'univers la fausse prophétie annonçant la fin prochaine de l'univers.

Cette prophétie, née de la mauvaise interprétation d'un texte de l'Écriture, se répandit avec une effroyable rapidité.

De tous côtés on entendit répéter l'effrayante nouvelle :

LE MONDE FINIRA

EN L'AN MIL

A peine sortie des dernières convulsions qui avaient agité l'agonie du peuple romain, la terre allait s'abîmer dans le néant.

Encore quelques années, puis la destruction universelle.

Les rois tremblaient sur leur trônes, les pauvres sous leurs haillons, comme des condamnés à mort dont le pourvoi a été rejeté ; les peuples comptèrent les années, puis les mois, puis les semaines.

A mesure que l'heure fatale approchait, la terreur se faisait plus forte.

L'imagination, exaltée par la terreur, enfantait à chaque instant de nouveau et sinistres présages.

En Bourgogne, on avait vu dans les nuées combattre des armées de spectres ; en Aquitaine, l'eau des ruisseaux se changeait en sang ; dans l'Armorique, les vieilles pierres druidiques rendaient des sons étranges ; des monstres naissaient de toutes

parts, animaux à têtes humaines ou hommes à têtes d'animaux ; dans la profondeur des forêts sombres, dans le silence de la nuit, des voix lugubres criaient :

— Malheur ! Malheur !

Des processions d'ombres erraient au clair de lune ; dans l'Île-de-France, il y avait des pluies de pierres, et, sur les côtes de l'Aquitaine, on venait de pêcher un évêque marin, demi-homme demi-poïsson, ayant une chape et une mitre d'écailles, des yeux verts et une barbe d'algues marines.

Personne n'avait vu de ses yeux ces prodiges menaçants, mais on se les racontait en tremblant et nul ne songeait à les mettre en doute, pas plus les clercs que les ignorants.

Sauf quelques bandits qui, faisant bon marché de leur salut éternel, profitaient de l'abattement et de l'effroi universel pour multiplier leurs crimes impunis, les hommes, sous les pieds desquels la terre allait manquer, levaient les yeux au ciel et criaient merci en se frappant la poitrine.

C'était l'heure des remords et de la pénitence.

Le commerce avait cessé : à quoi bon gagner de l'argent quand la mort était là s'avançant à grands pas.

Les guerres intestines s'apaisaient : pourquoi s'entre-tuer puisqu'il ne restait plus à chacun que quelques jours à vivre ?

Quand une maison tombait, on ne la relevait pas ; on ne plantait plus d'arbres dont personne ne devait cueillir les fruits ; les charrues se rouillaient dans les champs incultes, les outils dans les ateliers.

En revanche, pour racheter les forfaits que l'ambition leur avait fait commettre, les fiers barons devenus craintifs comblaient le clergé de leurs libéralités ; ils vidaient leurs coffres remplis d'or dans les trésors des églises, et cherchaient à se faire des trésors de grâces avec les produits de leurs iniquités.

Les plus coupables étaient aussi les plus généreux,

et par actes authentiques (que, ne sachant pas écrire, ils scellaient de leurs croix), ils léguaient aux pauvres de Dieu et aux églises, prés, vignes, terres labourables, maisons et châteaux.

Plusieurs, trouvant ces dons insuffisants, vouaient leurs enfants au service de Dieu; et, eux mêmes, suspendant leurs armes en *ex voto* dans quelque oratoire vénéré, se faisaient couper les cheveux, quittaient la cuirasse pour le froc, et allaient humblement prier l'Abbé du monastère voisin de les recevoir, quoique indignes, au nombre des serviteurs de Dieu et de la benoîte Vierge-Marie.

Au nombre de ces loups devenus agneaux, se trouvait Eginhard de la Roque-de-Viou; de sang presque royal, puissamment riche, jeune et beau, aussi orgueilleux que brave, il avait tout à coup renoncé aux honneurs dont l'avait comblé la faveur du roi de France, avait vendu ses biens, s'était démis de toutes ses charges pour aller faire pénitence au fond d'une province éloignée, dans le pays sauvage des Pétracorins, et s'était enseveli vivant dans le monastère naissant de Vallis-Claræ, où sous le nom de frère Pacôme, et la robe grossière des enfants de Clugny, il remplissait les humbles fonctions de travailleur de terre.

Aujourd'hui le sol de la France est aussi fertile que bien peuplé: là, où au temps des premiers Capitaines, s'étendaient à perdre de vue des landes grises et stériles, le souffle du vent fait onduler les vagues d'or des opulentes moissons, la vigne en guirlande de ses pampres verts les collines rocailleuses alors couvertes de buissons rabougris; là où on n'entendait que le hurlement plaintif des loups, paissent les grands troupeaux de bœufs et résonne la clochette des moutons répandus par milliers dans les vertes prairies, chaque église solitaire est devenue le noyau d'une ville pleine de mouvement et de bruit.

Nous voyons ces changements, nous jouissons de ce bien-être, mais, héritiers ingrats de toutes ces richesses, nous ne nous demandons pas à qui nous les devons, et, parmi nous, il se trouve des ignorants pleins de suffisance, qui osent dire d'un air capable :

—A quoi bon les moines?

L'histoire est là pour répondre. Ces moines que les sots méprisent et raillent, ces moines fainéants, grossiers, incapables, se sont eux qui ont fait la France ce qu'elle est. Ce sont eux qui de leurs propres mains, à la sueur de leur front et par un labeur de plusieurs siècles, ont défriché les DEUX TIERS de l'Europe, créé les industries, fondé les villes, endigué les rivières, jeté les premiers ponts, bâti ces églises admirables qu'avec toute leur science nos modernes architectes ne savent même pas réparer, affranchi les travailleurs, favorisé le développement des communes, fait du pauvre esclave le paysan libre et fier, dissipé les ténèbres de l'ignorance et rendu au travail la dignité dont le paganisme l'avait dépouillé. **LES MOINES ONT FAIT LA FRANCE**, plus que cela, ils ont fait l'EUROPE.

Seul l'Abbé du monastère naissant savait le vrai nom de l'humble et silencieux pénitent, seul il connaissait sous le sceau de la confession les crimes commis par Eginhard de la Roque-de-Viou, le redoutable guerrier dont l'épée avait plus d'une fois

versé le sang innocent, dont l'avarice avait souvent dépouillé la veuve et l'orphelin, et, à la prière de frère Pacôme, il avait condamné le pécheur repentant aux plus rudes pénitences.

L'an mil allait sonner.

Pour se préparer au grand jugement, le moine meurtrissait son corps par la discipline, domptait ses passions ardentes par la rigueur d'un jeûne, prolongé pendant des semaines entières et, tout le jour courbé sur la terre stérile, il en arrachait, sous les ardeurs du soleil, sous les rafales du vent et de la pluie et sans jamais murmurer, les pierres et les buissons.

C'est un grand saint, disaient les frères en admirant les austérités de leur compagnon, et en contemplant avec respect sa belle tête amaigrie par la scuffrance, sans se douter que sous sa robe de moine frère Pacôme sentait encore bouillonner d'ardentes passions.

Entre elles et lui, c'était un combat à outrance, un duel sans pitié ni merci.

Peu à peu cependant ce tumulte intérieur s'apaisa, le calme se faisait dans la tempête de son cœur, à la voix de Celui qui avait commandé aux vents déchaînés sur le lac de Tibériade de cesser de hurler en soulevant les vagues, et du fond de sa poitrine la prière montait doucement à ses lèvres, comme l'odorante fumée des encensoirs qui s'élève vers les voûtes du temple saint.

L'esprit des ténèbres vit que l'enfant de lumière allait lui échapper, il rugit de colère et prépara un nouvel assaut.

Un jour, sur la lisière de la forêt, frère Pacôme sa hache à la main, abattait des branches pour en faire des fagots, qu'il devait ensuite emporter au monastère, quand à quelque distance résonna tout à coup une éclatante fanfare. Au bruit de la trompette, l'ancien chasseur releva la tête et son premier mouvement fut de chercher un épieu et de s'élançer; mais aussitôt, il se frappa la poitrine, baissa les yeux et se remit humblement au travail.

Le tumulte augmentait dans le bois; aux fanfares des cors se joignaient les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux, les cris des chasseurs.

Frère Pacôme travaillait avec un redoublement d'ardeur, mais sa cognée frappait au hasard, sa poitrine se soulevait, et son sang bourdonnait à ses oreilles.

Tout à coup, à vingt pas du moine, le taillis s'agita violemment et un ours blessé, l'œil en feu, la gueule sanglante, s'élança vivement poursuivi par une meute ardente.

Le moine laissa tomber son fagot, rejeta en arrière le capuce qui lui couvrait la tête et, saisissant sa hache à deux mains, la fit tourner comme une épée et fit un pas en avant.

Mais déjà l'ours avait disparu, et une troupe de cavaliers au brillant costume débouchaient dans la clairière.

—Arrière, manant! cria leur chef en poussant son cheval vers le moine, comme s'il eut voulu l'écraser. Et il lui cingla le visage d'un coup de fouet.

Le baron de la Roque-de-Viou oublia qu'il n'était plus que le frère Pacôme, il s'élança à la bride du cheval de l'insolent en criant :

—A terre! rustre, et demande pardon.

—Oh ! oh ! ricana le cavalier en soulevant sa toque noire ornée de plumes rouges, par Belzébuth, les moinillons de la sainte maison de Vallis Claræ ont une plaisante manière de pratiquer l'humilité. Frère Pacôme lâcha les rênes du cheval et, se prosternant sur la terre, murmura :

—J'ai péché par orgueil, que Votre Seigneurie me frappe comme je le mérite.

—Moi, frapper un homme de cœur ! s'écria le fier cavalier, par Satan, je n'en ferai rien, et c'est bien plutôt à moi à m'humilier devant vous, seigneur baron, car je vous reconnais sous votre travestissement : vous êtes le très-noble, très-puissant et très-valeureux baron Eginhard de la Roque-de-Viu, que....

—Je ne suis qu'un misérable pécheur, frère Pacôme, envoyé par le seigneur abbé de Vallis-Claræ pour ramasser du bois.

—Quelle honte ! envoyer le favori du roi notre sire, le plus gentil seigneur de France, couper du bois pour le service d'un tas de pourceaux fainéants ; par Satan, j'ai envie d'appeler mes compagnons et de mettre le feu à cette tanière de mau-clercs et de brailleurs de psaumes.

—Frère, ne parlez pas ainsi, les moines de Vallis-Claræ sont de saints personnages, dont je ne suis pas même digne de délier les sandales.

—Ce sont histrions et charlatans, messire, tirelaines et coupeurs d'escarcelles, qui vous ont ensorcelé par leurs mômeries, au grand chagrin du gentil roi notre sire et de toute sa cour, capitaines, courtisans et gentes dames, qui n'ont pu se consoler de votre départ, et vous cherchent partout le royaume.

—Quoi ! ils ne m'ont pas encore oublié ! fit le moine avec un soupir de satisfaction.

—Oublié, messire ! vous êtes de ceux qu'on n'oublie jamais et dont l'absence chaque jour est plus vivement regrettée. Quittez cet habit grossier, je vous ferai donner des vêtements plus dignes de vous, de l'or, de la soie, du menu-vair, des armes magnifiques, un cheval qui n'a pas son égal, venez, suivez nous ; ici vous êtes ignoré, méprisé, asservi aux plus vils travaux, et là-bas vous aurez l'abondance, la gloire, le plaisir et la richesse.

Un combat terrible se livrait dans l'âme du moine, sa poitrine était haletante, ses yeux brillants d'un éclat fiévreux.

Dans le lointain, les cors sonnaient l'hallali, et l'on entendait les aboiements furieux des chiens contre lesquels l'ours monstrueux soutenait un dernier assaut.

—Voici le moment, s'écria le cavalier en faisant signe à un serviteur d'approcher, seigneur baron, prenez cet épieu, montez ce cheval et venez montrer à tous nos compagnons qu'il n'est pas un chasseur plus intrépide que vous et plus habile à porter le dernier coup à un animal féroce.

Frère Pacôme avança la main.

Au même instant la cloche du monastère fit entendre sa voix triste et mélancolique ; elle semblait dire :

—L'an mil approche.

Le moine laissa tomber son bras.

—Non, non, dit-il, je me suis voué au service du Seigneur, je ne désertai pas l'asile où il a bien voulu me recevoir.

Un sourire sardonique releva les moustaches pointues du cavalier au point rouge.

—Et en récompense de vos jeûnes et de vos austerités, que vous donnera celui que vous appelez le Seigneur ?

—Les joies de son paradis, répondit le moine.

L'étranger éclata de rire.

—Par là, corbleu, mon maître ! et en quoi consistent ces éternels plaisirs ?

—Dans l'adoration de Dieu.

A ce nom de Dieu, le chevalier fronça le sourcil ; un frisson de haine et de crainte parcourut son être, et d'une voix sarcastique, il s'écria :

—Belle jouissance, en vérité, pour un vaillant guerrier et un riche seigneur, de demeurer immobile, les mains jointes, comme un clerc tonsuré, à marmoter des prières et à....

—Arrière, tentateur ! et pas de blasphèmes, s'écria frère Pacôme épouvauté.

Et il fit le signe de la croix.

(A CONTINUER.)

LE TABAC.

(NOTES RECUEILLIES POUR L'ALBUM.)

Le tabac est cultivé en France et en Angleterre, en Belgique, en Hollande, dans toute l'Allemagne, en Russie, en Turquie, en Egypte, en Amérique, à la Havane, à Porto-Rico, à Cuba, etc. La culture et la vente du tabac sont libres en Hollande, en Belgique, en Hongrie, etc. Elles sont restreintes ou limitées en France, en Autriche, dans les Etats Romains, en Prusse, etc. La culture est complètement interdite en Angleterre, en Espagne, en Toscane, dans les Etats Sardes, etc.

C'est sous le règne de Louis XIII, en 1621, qu'on songea pour la première fois à frapper le tabac d'une taxe. Jusqu'en 1697, la perception de cet impôt fut dans les attributions de la ferme générale. A dater de 1723 jusqu'en 1747, la ferme des tabacs fut régie par la Compagnie des Indes ; depuis cette dernière époque jusqu'en 1791, la ferme des tabacs fut réunie aux autres droits. La culture de cette plante devint libre de 1791 à 1793. A partir de cette époque jusqu'en 1810, on imposa une licence

à tous les marchands de tabac. C'est le 20 décembre 1810 que parurent les décrets qui ordonnèrent que la fabrication et la vente des tabacs seraient faites à l'avenir par le gouvernement. L'Etat, depuis cette époque, a conservé le monopole exclusif de l'achat, de la fabrication et de la vente.

On compte, en France, dix manufactures de tabac. Paris, Strasbourg, Lille, le Havre, Morlaix, Bordeaux, Tonneins, Toulouse, Marseille et Lyon. Dans ces deux dernières villes, on ne fabrique que des cigares.

La culture n'est autorisée que dans les sept départements du Nord, du Pas-de-Calais, du Bas-Rhin, de la Haute-Saône, du Lot, de Lot-et-Garonne, d'Ile-et-Vilaine. En Algérie, cette culture n'est soumise encore à aucun règlement.

*
*

LA FAMILLE DES FUMEURS ET SES ESPÈCES.

Qu'est-ce qu'un fumeur ? On en a donné plusieurs définitions : c'est, a-t-on dit, un être qui, de son corps, fait un tuyau de cheminée ; définition juste, mais incomplète. C'est, a dit un autre, un être qui, peu satisfait d'une bouche gracieuse, y suspend une fournaise ardente pour la faire grimacer ; un être qui, mécontent de ses dents blanches, les noircit ; un être qui, dégoûté de son haleine pure, l'empeste à dix pas à la ronde ; un être qui, fâché d'avoir un goût délicat, dessèche son palais comme la voûte d'un four ; un être qui, honteux d'un odorat sensible au parfum des fleurs, l'étouffe sous la fumée d'une herbe desséchée, et qui, corrompant ainsi tous les dons de la nature, parvient à transformer une souffrance réelle en un plaisir factice.

Mais cette définition ne me satisfait pas encore, et je me demande de nouveau : Qu'est-ce qu'un fumeur ? C'est un désœuvré qui tue le temps pour le passer plus agréablement ; c'est un prodigue qui dépense son argent en fumée ; c'est un impertinent qui vous envoie des bouffées de poison, sans s'inquiéter si ce qui l'amuse vous ennuie, et qui se croit très-crâne, parce qu'il vous donne mal au cœur. — Tout cela est vrai, mais encore insuffisant ; et, pour être complet, je me vois obligé de laisser les traits généraux de la famille, pour descendre dans l'étude de chaque espèce.

Première espèce de fumeur : *le Chinois*. — Celui-ci ne rentre dans aucune des définitions précédentes : c'est un animal *sui generis* ; il ne fume pas ce vulgaire tabac qui fatigue la poitrine et soulage la bourse, mais de l'opium qui tue sous la forme de poison lent. Pour se procurer un rêve, le fumeur chinois se prive de la réalité. Il entre dans un café, se cache dans un coin, demande une pipe, fume et s'endort. Il songe qu'il est heureux, voilà son bonheur. Le lendemain il souffre, son teint devient pâle, ses joues creuses ; il perd le peu d'esprit qui lui reste ; mais il a rêvé une heure, et cette compensation passagère à des maux éternels lui suffit. Après quelques années de ce plaisir, il s'éteint comme sa pipe, et tout est fini ! On peut dire qu'il a fumé sa vie, qu'il s'est suicidé ; ce n'est pas un fou, mais un criminel. Passons à son voisin.

Deuxième espèce de fumeur : *le Turc*. — C'est de lui que vient l'expression : « fumeur comme un Turc, » c'est-à-dire fumeur sans cesse, sans raison : on dirait fumer comme une brute, si la brute n'était pas trop sage pour fumer. La grande affaire de cette espèce, c'est d'alléger les heures qui lui pèsent, de faire quelque chose en ne faisant rien. Bientôt l'habitude devient si forte, que le Turc ne peut plus la vaincre ; ses dents noircissent, n'importe, il faut qu'il fume ; sa poitrine se dessèche, n'importe, il faut qu'il fume et qu'il fume jusqu'à extinction.

Un jour, à la porte d'une ville mahométane, j'attendais avec quelques voyageurs, au nombre desquels était un Turc, qu'une mine eût éclaté. Une sentinelle, du reste, était là pour arrêter les passants. Mais le disciple de Mahomet était d'une impatience qui se trahissait dans tous ses mouvements. Il faisait caracolier son cheval, allait, venait, et voulait tenter le passage au risque de recevoir dans la tête un éclat de rocher.

— Quelle affaire si pressante vous appelle, lui dis-je, que, pour elle, vous consentiez à exposer votre vie ?

— Nous sommes au jeûne du Rhamadam, répondit-il, et je n'ai rien pris de tout le jour ! Or, nous touchons à l'heure où le jeûne finit.

— Ah ! je comprends il vous tarde de manger ?

— Oh ! non, mais je voudrais...

Comme la mine éclata dans cet instant, le Turc n'acheva pas sa phrase et lança son cheval au galop. Je le suivis de même pour savoir enfin quelle affaire importante l'appelait.

Nous arrivâmes bientôt près d'une rivière, qu'une foule également impatiente assiégeait sur les deux bords. Notre Turc descend, va prendre place sur le rivage, tournant sans cesse la tête vers le minaret de la mosquée voisine, comme à la porte de la ville il la tournait sur le point d'où la mine devait partir. Nouveaux signes d'impatience. Evidemment la rivière n'était pas encore ce qu'il souhaitait.

Enfin le muezzin donne le signal du haut du minaret, et la foule plonge pieds et mains dans l'eau. Pendant quelques minutes, c'était un clapotement semblable à celui des roues d'une douzaine de bateaux à vapeur. Tout cela se fit encore avec tant de hâte, que je ne pus croire que ce fût là l'objet tant désiré.

Mais une fois les ablutions accomplies en silence, un long cri de joie retentit dans les airs. Ces vieillards gambadent et courent comme une bande d'écoliers sortant de classe, et tous se précipitent vers un café voisin, où de nombreux serveurs préparent ce que nos Turcs attendaient impatiemment depuis vingt-quatre heures. Or, savez-vous bien quel était l'objet tant et tant souhaité ? Ce n'était ni des tasses de chocolat, ni des bols de riz au lait, ni même du café, mais des pipes, chargées, bourrées, à côté de petits charbons ardents pour les allumer. Les écoliers, je veux dire les vieillards, arrivent à la course comme pour prendre une ville d'assaut. Le cafetier prévoyant, qui ne voulait pas être envahi, avait eu soin de barricader les approches de sa maison, et ce ne fut que lorsqu'il se vit bien préparé à recevoir les assaillants, qu'il permit l'accès de son café.

C'est alors que la scène devint curieuse ; tous

orient, se bousculent, tendent la main ; plus de distinction de rang ni d'âge ; ou si l'on songe à faire valoir ses titres, c'est pour être servi le premier : « A moi, cadi ! » — « A moi, docteur ! » — « à moi, mouphti ! » Ainsi, la passion du tabac chez ces Turcs avait fait l'impossible : elle avait vaincu leur apathie, fait oublier Allah et son prophète, et elle retardait encore la satisfaction légitime d'un appétit aiguïté par le jeûne de tout un jour ! Comment qualifier de tels fous, de tels enragés ? cela m'est impossible. Je passe donc à la troisième classe de leurs confrères en tabagie : ceux-ci sont bien pires, car je les défie de passer tout un jour sans fumer.

Ces fumeurs ne sont ni Turcs ni Chinois ; on les nomme Hollandais, Anglais, Allemands, Français et Canadiens. Ils se trouvent partout, dans les maisons, dans les cafés, dans les rues, dans les voitures publiques, fumant sous leur nez et sous le vôtre pour s'amuser et vous empester. Quand je dis que c'est pour s'amuser, je me trompe, c'est plutôt pour se désennuyer ; car ces pauvres gens sont tellement à charge à eux-mêmes (et aux autres), qu'il leur faut à tout prix se distraire. D'ailleurs, fumer, disent-ils, éclaircit les idées ; ce qui prouve qu'ils y voyaient trouble quand ils ont pris la pipe, mais aussi en fumant, deviennent-ils des génies ; ils font des projets, des calculs, de grands travaux.... qui tous s'évanouissent avec la dernière bouffée. Mais comme ces gens-là sont près de nous, comme ils sont nombreux et qu'il s'en trouve parmi nos parents, nos amis, nos lecteurs, prenons garde de ne pas trop les blesser, et passons à la dernière classe de la famille des fumeurs.

Ceux-ci sont bien les plus curieux. On les trouve le dimanche dans les rues, le chapeau sur l'oreille ; la semaine, à l'école, cachés dans un coin. Ils commencent, à dix ans, par fumer un tabac de paille ; à onze, du papier tordu ; à douze, ils essaient les bouts de cigares de leurs pères ; à treize, ils font des cigarettes ; à quatorze, ils tiennent la pipe ; et à quinze, ils sont émancipés. Ils ont mis cinq ou six ans à s'y habituer. Pour atteindre à la gloire de fumer comme les autres, ils ont bravé maux de tête, de cœur et nausées ; ils se sont dit en braves : Vaincre ou mourir ! et ces héros du ridicule ont vaincu ! Ils se croient admirés par ceux qui seraient tentés de leur donner le fouet ! Ils se pavant en présence des étrangers, qui sourient de pitié ; mais si malheureusement leur père, leur professeur arrivent, ils éteignent vite le cigare, rentrent la tête dans les épaules, et deviennent piteux comme des coupables pris en flagrant délit. Or, savez-vous ce qui leur fait affronter tant de maux ? c'est qu'ils veulent paraître hommes, et comme il est plus facile de ressembler à l'homme par la pipe que par la pensée, nos nains se mettent à fumer. D'ailleurs, penser, cela ne se voit pas, tandis que fumer, cela frappe tous les yeux, sans compter les nez. Et comprenez-vous comme cela doit rehausser l'imberbe dans l'opinion publique, de se produire le cigare à la bouche ? Voyez-vous, d'ici, les passants s'arrêter avec admiration devant ce jeune homme en herbe et dire : que c'est admirable ! un enfant qui fume ! comme c'est beau ! comme c'est noble ! comme ça sent mauvais ! ce doit être bien méritant que de fumer au

prix de sa santé ! Il me semble voir un guerrier donnant sa vie pour sauver son prince ou son pays ! Honneur à la fumée, honneur à l'imberbe ! Laissez passer cet *hommelette* à le mérite de fumer !

En terminant, récapitulons les gloires et les avantages du fumeur :

- 1^o Se rendre malade pour s'habituer au tabac ;
- 2^o Dépenser un argent qui, tôt ou tard, manquera au fumeur ou au pauvre ;
- 3^o Se donner un air d'autant plus ridicule qu'on est plus jeune, et plus tard qu'on est plus vieux ;
- 4^o Empester encore les gens quand on est parvenu à ne plus s'empester soi-même ;
- 5^o Se créer un besoin factice aux dépens de besoins réels ;
- 6^o Chasser les dames des lieux où l'on se trouve, ou s'obliger à sortir soi-même..... jusqu'à ce qu'on amène le beau sexe à fumer ! Or, je ne puis comparer l'horreur que j'ai ressentie à la vue d'une femme ivre dans les boues de Londres, qu'à mon dégoût à la rencontre d'une femme fumant dans les rues de Paris.

Fumeurs grands et petits, voilà le terme où vous nous conduisez : alors le salon sera tabagie, la musique fera place au cigare, la conversation à d'ignobles bouffées ! et l'on écrira sur la porte :

ICI L'ON FUME ET L'ON NE PENSE PAS !

* *

M. Joly, dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences à Paris, a fait remarquer que l'usage immodéré de cette plante, avait donné naissance à une maladie qu'il appelle « paralysie progressive. » D'après les observations statistiques qu'il a recueillies, il a calculé que l'aliénation mentale augmentait en même temps que le revenu du produit de l'impôt sur le tabac : quand ce revenu donnait une somme de vingt huit millions, on comptait cinq à six mille aliénés dans les maisons de la France. En 1862, l'impôt produisait cent quatre-vingt-dix-huit millions, mais en même temps le nombre des aliénés était de quarante quatre mille. Des expériences chimiques répétées avec soin pour reconnaître la quantité de nicotine contenue dans la plante, il est résulté que les tabacs d'Orient ne fournissent que peu de parties de ce poison ; les tabacs de France en fournissent 8, 4 et 5 pour cent. Le tabac récolté dans le département de Lot en donne 7 pour cent. N'est-ce pas à déguster à tout jamais de la pipe et du cigare ?



HISTOIRE PITTORESQUE DE LA TYPOGRAPHIE.

Comme nous l'avons dit, la base de l'art de l'imprimerie, c'est le type mobile. Examinons rapidement le concours des industries diverses nécessaires pour féconder ce point de départ.

Il faut d'abord dessiner, puis graver en relief, au bout d'un poinçon de fer, chaque lettre de l'alphabet, chaque signe typographique. La pureté du dessin, la netteté de la gravure, sont les premières conditions de toute beauté typographique. On a donc une collection de poinçons équivalant à un alphabet complet, et l'on procède au frappage des matrices.

La matrice est un petit billot de cuivre doux, dans lequel, par un procédé mécanique, on enfonce le poinçon d'acier, qui donne ainsi l'empreinte en creux de la lettre qu'il porte en relief à son extrémité.

L'avantage des poinçons sur la gravure directe des matrices est double ; d'abord la taille creuse au burin est moins sûre et moins égale que la taille en relief ; en second lieu, le poinçon sert à frapper une, deux, dix, cent matrices, et, lorsque les matrices sont usées par la production de cinq cent mille lettres, le poinçon reste neuf et intact, puisqu'il n'a donné qu'un petit nombre d'épreuves.

Maintenant commençons les opérations de la fonte. Prenons la matrice qui représente en creux la lettre a. Cette matrice est fixée au fond d'un moule d'une espèce particulière, moule très-petit, très-léger, que l'ouvrier fondeur manie aisément de la main gauche, au moyen d'un manche double. Cet ouvrier prend avec une cuiller un peu de métal en fusion (alliage de plomb et d'antimoine), et le verse dans le moule. Puis il secoue le moule sur une feuille de papier saupoudré d'émeri, et il en tombe une petite lame de plomb haute de neuf à dix lignes, et dont l'extrémité reproduit en relief la lettre a de la matrice. Cette petite lame est le caractère typographique.

Lorsqu'on a fondu un nombre suffisant de chaque espèce de lettres, on le porte dans des cornets de papier à l'imprimerie, et les ouvriers compositeurs en remplissent de grandes boîtes qu'on appelle des *casses*, dont les compartiments se nomment *cassetins*. Il y a autant de cassetins que de lettres et de signes typographiques.

L'appareil désordre de ces lettres, de ces chiffres, de ces signes, est profondément calculé pour la célérité du travail de la composition. On a placé plus près de la main du compositeur les lettres qui se reproduisent le plus souvent dans les mots de la langue française, ce qui explique aussi la différence dans la dimension des cassetins.

L'ouvrier se place devant cette casse ; il tient dans la main gauche un instrument de fer appelé *composteur*, construit de telle sorte qu'au moyen de l'écartement de ses branches, on obtient la longueur fixe qu'on veut donner aux lignes.

La copie (on appelle ainsi le manuscrit de l'auteur) étant placée sous les yeux de l'ouvrier, il prend

une à une dans les cassetins les lettres nécessaires, et les range horizontalement dans le composteur jusqu'à ce que la ligne soit pleine. Un cran uniforme, que portent toutes les lettres, le guide dans cette opération, et lui permet de les mettre dans leur vrai sens sans l'obliger à les regarder une à une. Aussi est-il fort rare de trouver à l'impression des lettres retournées. Sa ligne étant finie, il la couvre d'une petite lame de plomb, appelée *interligne* parce qu'elle produit un peu de blanc entre chaque ligne de composition ; et il recommence de nouvelles lignes. Lorsque le composteur est plein, l'ouvrier saisit cette poignée des deux mains, la retire du composteur et la pose sur une planche à rebords qu'on appelle *galée*. Quand cette galée elle-même est pleine, il passe une ficelle autour de la composition, il serre fortement, et fait un nœud ; la page ne fait plus qu'une masse solide qu'il pose sur le *marbre*, espèce de table en pierre dure ou en fonte polie.

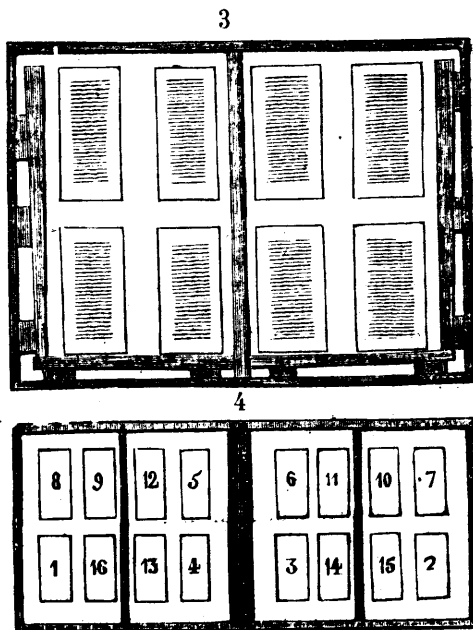
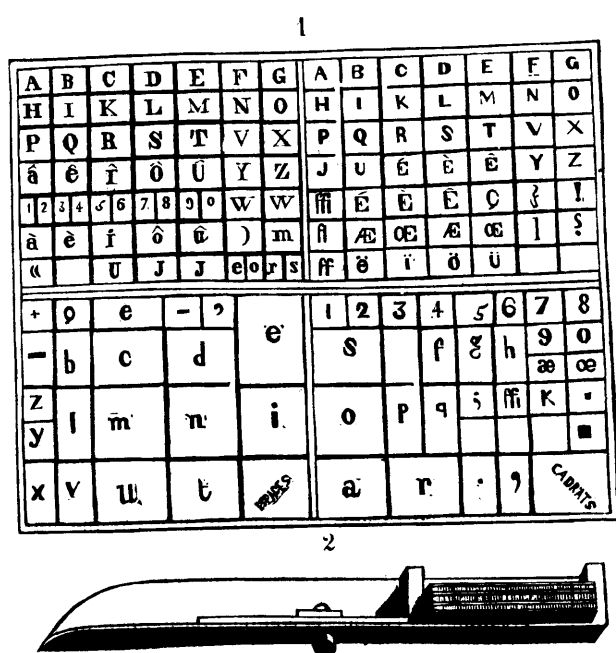
Lorsque la copie est terminée, l'ouvrier chargé des fonctions de *metteur en pages* rassemble tous les paquets, les divise en pages d'égale longueur, dispose les titres, les blancs, etc.

C'est ici le lieu d'indiquer comment s'obtiennent les blancs en typographie. On met du blanc entre les mots au moyen d'un petit morceau de plomb de même épaisseur que le caractère, du même point, comme on dit en typographie, mais beaucoup moins haut sur tige, de sorte qu'à l'impression la couche d'encre ne l'atteint pas. Ces blancs s'appellent des *espaces* ; ils permettent au compositeur d'augmenter ou de diminuer l'intervalle des mots, et de donner aux lignes une égalité mathématique ; c'est ce qu'on appelle *justifier* la ligne, c'est-à-dire la rendre juste. La longueur déterminée pour les lignes d'un même ouvrage se nomme *justification*.

Le petit espace blanc par lequel commencent invariablement tous les alinéas, est produit par un morceau de plomb appelé *cadratin*, c'est-à-dire *petit cadrat*.

Pour remplir la fin d'un chapitre, ou pour faire une page entièrement blanche, au lieu d'employer des paquets d'interlignes, on emploie de véritables lingots de plomb, qui atteignent les dimensions les plus formidables. Dans ce cas, on y fait de grands trous au milieu pour en diminuer le poids. Autrefois on se servait de réglottes en bois ; c'est à M. M. Didot qu'est due l'invention des garnitures en fonte.

C'est au moyen de ces grosses pièces que se font les marges intérieures, c'est-à-dire les blancs entre les pages elles-mêmes. On les règle sur la dimension du papier qu'on devra employer. Cette série de blancs interpaginaires, construite par le metteur en pages, s'appelle *garniture*. Les pages étant posées sur le marbre et garnies, on les entoure d'un châssis de fer portant une barre au milieu. On pose le long et au bas des pages de longs morceaux de bois appelés *biseaux* à cause de leur forme, et l'on enfonce



1. Casse. 2. Compositeur. 3 et 4. Forme in-8°.

des coins de bois entre ces biseaux et le bord du châssis. Dès lors tout se tient d'une seule pièce comme une planche de menuiserie, et peut se manier ou se transporter comme on veut. Le châssis contient deux, quatre, huit, douze, seize, dix huit, vingt-quatre, trente-deux pages, selon que le format est in-folio, in-quarto, in-octavo, in-douze, in seize, in-dix-huit, in-vingt-quatre ou in-trente-deux, c'est-à-dire selon que la feuille de papier doit se plier en deux, en quatre, en huit, en douze, en seize, en dix-huit, en vingt-quatre ou en trente-deux feuillets, et contenir par conséquent quatre, huit, seize, vingt-quatre, trente-deux, trente-six, quarante-huit ou soixante-quatre pages.

Mais pour que la feuille de papier puisse se plier de manière à ce que les pages se suivent, il faut que ces pages soient disposées dans un certain ordre, qu'on appelle *imposition*, en partant de ce principe que

toute feuille de papier s'imprime des deux côtés, verso et recto, ce qui fait qu'on classe les feuilles en deux formes, appelées *première* et *seconde*. Nous donnons ci-dessus l'imposition d'une feuille in 8°, composée de seize pages, huit d'un côté, huit de l'autre. Cet exemple suffira pour faire comprendre le principe.

On se repd facilement compte qu'à l'impression le 1 tombera sur le 2, le 15 sur le 16, etc,

Tout ceci étant réglé—nous passons sur les opérations intermédiaires, telles que la correction et la révision des épreuves,—on livre les formes aux ouvriers imprimeurs.

(A Continuer.)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.—LE CERVEAU.

Socrate voulait qu'on apprît à se connaître soi-même : c'était assigner aux hommes une tâche difficile, qui pourrait bien, en fin de compte, demeurer inachevée. Ne nous décourageons point cependant, et que chacun de nous continue d'apporter son contingent à l'œuvre générale. Aujourd'hui, si vous le trouvez bon, nous dirigerons nos études vers cette

partie de notre corps qu'on appelle *la tête* : là est le siège de la vie réelle, je veux dire des sensations, de l'instinct, de l'intelligence ; là prennent naissance la sympathie et l'antipathie, les tendres affections et la haine farouche, les nobles passions et aussi les vilaines, la vertu et le vice, le... la... les... Patience ! mes charmantes lectrices, j'entrevois d'ici l'objection que vous me préparez ; qu'il me soit permis d'aller

au-devant. Vous vous imaginez, j'en suis sûr, que j'attribue maladroitement à la tête ce qui appartient du cœur; c'est, ne vous déplaît, une erreur ou, pour m'exprimer plus poliment, la conséquence d'un vieux préjugé que nos observateurs modernes travaillent sans relâche à déraciner. Je n'en veux pour preuve que votre propre témoignage. Ne dit-on pas de nos jours et à tous propos : Avoir un projet en tête, avoir martel en tête? et autre chose encore. Qu'est-ce qui ne connaît pas cette phrase : Quand il a une idée en tête, il ne l'a pas au talon? Est-il seulement question du cœur? Et, tenez, mesdames, combien de fois n'est-il pas arrivé qu'on a dit en votre présence,—à qui? je n'en sais rien, Dieu me garde de suppositions inconsidérées!—combien de fois... oui... cette exclamation : Elle est entêtée comme une mule? Et vous-mêmes, ne vous souvient-il pas de vous être écriées avec impatience : Il est têtue comme un... Mais trêve de comparaisons et de citations; en voilà plus qu'il ne faut pour prouver ce que j'ai avancé tout à l'heure.

Quant au cœur, il ne fait que se parer des plumes du paon; c'est un pantin qui sautille et bondit au commandement de la tête, sans avoir la conscience de ses mouvements; qui s'agite, se calme ou s'arrête pour la moindre cause, avec cette instabilité que chacun lui connaît; une vraie girouette, enfin. Quelque jour, en écrivant son histoire, je me promets d'en parler plus longuement et en termes sévères, quoique justes. Pour le moment, nous avons à nous occuper exclusivement de la tête, c'est-à-dire du cerveau ou encéphale, la tête n'étant que la boîte plus ou moins enjolivée qui sert à renfermer cet organe.

Lorsque l'on coupe le sommet d'une plante, d'un arbre; les autres parties de la pousse n'en souffrent pas sensiblement; il arrive même parfois qu'elles acquièrent plus d'activité et d'ampleur. La mutilation, au contraire, a-t-elle eu lieu par le pied, le végétal dépérit et meurt.

L'inverse de ce phénomène s'observe chez l'homme et chez presque tous les êtres vivants, qui ne sont point, comme la plante, obligés de rester attachés au sol pour puiser leur subsistance. Nous pouvons perdre bras et jambes, sans que l'action vitale soit interrompue. Mais, hélas! que le tranchant d'une lame ait frappé au sommet, c'en est fait de l'individu; vainement il compterait sur ses pieds pour échapper à la mort. Par conséquent on ne doit regarder que comme une expression figurée ces mots : un homme, une femme sans tête.

Je sais bien qu'on citait, il y a plusieurs années, un invalide à tête de bois, sa tête naturelle lui ayant été enlevée par un boulet de canon dans une bataille. Mais ce héros rajusté doit être descendu dans la tombe depuis longtemps, ou plutôt il n'a jamais existé que dans l'esprit de quelques personnes crédules, et cela à l'époque où l'on se vantait d'avoir visité la capitale une fois dans sa vie, alors qu'on n'entreprenait point un pareil voyage sans qu'au préalable on eût fait son testament. Depuis que les immenses progrès de la locomotion ont habité le monde entier et considérer la capitale comme un but de promenade, les étrangers qui y arrivent de toutes parts veulent être trompés d'une façon plus habile et surtout moins ridicule.

Maintenant, qu'est-ce que c'est que le cerveau ou, si l'on veut, l'encéphale? pour m'exprimer plus docement.

Qui de vous n'a eu occasion de voir servir à dîner des cervelles à la poulette, au beurre noir, ou bien accommodées de quelque autre manière? C'est la pulpe ou la substance propre du cerveau. Quant à la grosseur et à la forme de la masse totale, elles varient selon le genre d'animal et jusqu'à un certain point, selon les sujets d'une même espèce. Je ne m'occuperai ici, même par allusion, ni des cervelles de lièvre, ni des cervelles d'étourneau, ni des cervelles de carpe; il ne sera question dans cet article que du cerveau humain.

Il a son siège à l'intérieur de cette partie de la tête qui comprend le front, les tempes, les oreilles et toute la surface du cuir chevelu jusqu'à la nuque. Cette boîte osseuse est plus suffisante pour le protéger contre les corps nuisibles, à moins qu'elle ne soit brisée par un coup de marteau, le choc d'une locomotive en fureur, ou bien par l'effet d'une culbute du haut des tours de Notre-Dame, de la colonne Vendôme, d'une maison, ou par tout autre accident de cette sorte.

Néanmoins, comme la complexion délicate de l'organe cérébral n'aurait pu s'accommoder d'un contact aussi dur que celui des os, la création y a pourvu au moyen d'un entre-deux matelassé, je veux dire d'une triple membrane qui remplit l'office d'un tapis moelleux et présente un autre avantage que nous signalerons dans un instant.

La première de ces trois membranes se nomme la *dure-mère*; elle est la plus épaisse et la plus solide. Serait-ce une toile d'emballage? va-t-on me demander; non, mais un tissu lisse et compacte, dont on aura une idée assez juste si on le compare à du parchemin mouillé.

La dure-mère a, sur plusieurs points, de fortes adhérences avec les parois de la cavité osseuse qu'elle tapisse, d'où il résulte qu'en embrassant le cerveau sur tous les sens elle le maintient fixe et à peu près immobile. S'il en était autrement, nous ne pourrions supporter le cahot d'une voiture, le trot d'un cheval, ni même les secousses d'une polka tant soit peu échevelée, sans que notre cervelle fût ballottée comme l'amande d'une noisette dans sa coquille, ce qui dérangerait infailliblement la justesse de nos idées.

La seconde membrane s'appelle l'*arachnoïde*. En plusieurs endroits, elle s'unit fortement et semble se confondre avec la dure-mère. Que messieurs les anatomistes se chargent de l'en séparer; en attendant, il nous suffira de l'avoir mentionnée.

Enfin se montre la *pie-mère*, la troisième membrane, semblable à une gaze légère ou au papier de soie, dont la transparence laisse déjà apercevoir l'objet précieux qui excite votre curiosité. Une multitude de petits vaisseaux en forment la broderie.

Sans avoir à affronter le hideux spectacle d'un amphithéâtre d'anatomie, essayons de nous figurer un cerveau humain frais et vermeil, dégagé de sa toiture et mis complètement à nu par sa moitié supérieure, nous aurons sous les yeux un corps volumineux, convexe, oval d'avant en arrière, déprimé latéralement... Et tenez, cher lecteur, si vous désirez quelque chose de plus positif que tout ce que

je pourrais vous dire, quant aux dimensions, donnez-vous la peine de poser vos deux mains à plat sur votre tête. Bien ! très-bien !

Maintenant regardez cette fente profonde ou scissure, qu'on prendrait pour une section de la masse totale en deux hémisphères, à partir du front jusqu'à l'occiput ; elle loge la *faux* du cerveau. Ainsi l'on désigne un large repli de la dure-mère, qui, d'après ce que je vous disais il n'y a qu'un moment, sert à enmaillotter et, qui plus est, à contenir l'organe de la pensée, cet enfant terrible de la raison.

Au lieu de représenter le poli uniforme d'une tête chauve, la superficie de chaque hémisphère cérébral semble avoir passé par le ciseau d'un habile sculpteur. Ce sont partout des moulures vermiculaires, contournées diversement, mises en relief par les interstices qui les séparent. Nous pourrions donner un aperçu plus exact de cette disposition en la comparant à un paquet d'intestins ; mais, pour ne pas causer de dégoût aux lecteurs un peu susceptibles, je choisis de préférence une grosse pelote de macaroni récemment bouilli et que le gratin n'a point encore recouvert d'une croûte. A ceux qui ne s'arrangeraient point de ces deux comparaisons extrêmes, je propose les moulures vermiculaires sculptées tout le long de la galerie des Tuileries qui regarde le bord de la Seine, entre le pont des Arts et le pont du Carrousel.

Les saillies que je viens de signaler ont reçu la dénomination de *circonvolutions*, et les interstices, celle d'*anfractuosités*. Cette partie peu épaisse de l'encéphale en constitue l'écorce, ou, tout au plus, l'aubier. Sa couleur est grisâtre, sa consistance molle ; un très-grand nombre de vaisseaux la parcourent. Pour peu qu'on pénètre plus avant, on ne tarde pas à atteindre la substance blanche que chacun connaît et qui forme la portion la plus considérable, quoique la couleur grisâtre s'y retrouve en plusieurs endroits. Si, au moyen de l'instrument, on divise par couche cette masse blanche, on la trouve parsemée d'une myriade de points rosés, à peine visibles : ce sont autant d'orifices de vaisseaux capillaires.

A présent tenons-nous à poursuivre notre étude anatomique du sommet à la base ? nous serons obligés de nous mettre la cervelle à l'envers, c'est-à-dire de retourner notre cerveau sens dessus dessous. Bon ! voilà qui est fait. Dieu ! quel changement s'est opéré ! Au lieu d'une surface convexe et partout la même, nous trouvons une surface aplatie, disposée de la manière la plus accidentée et la plus bizarre.

La fente profonde dont nous parlions et qui semblait diviser le cerveau se retrouve bien en avant et en arrière, mais au milieu les hémisphères se sont rejoints. On dirait qu'aussitôt ils se sont divisés de rechef en plusieurs lanières, pour former immédiatement des espèces de nœuds ou lobes, inégaux de volume, dont chacun a sa place marquée dans une fossette creusée sur le plancher osseux qui la supporte. Les anatomistes ont donné à toutes ces protubérances des noms fort scientifiques sans contredit, mais passablement singuliers. Citons, par exemple, le *pont de Varole*, l'*aqueduc de Sylvius*, la *valvule de Vieussens*, la *corne d'Ammon* ou le *ped d'hippocampe*.

On voudra bien me permettre de ne point continuer ce prétentieux étalage, car j'ai toujours eu une aversion prononcée pour les nomenclatures scientifiques, et je présume que beaucoup de gens du monde pensent comme moi. On va voir d'ailleurs que les expressions savantes peuvent entraîner de graves inconvénients.

Me trouvant un jour en compagnie de jeune pensionnaires qui me connaissaient dès leur bas âge, et qui, par conséquent, en usaient familièrement avec moi, elles s'avisèrent de me questionner sur le cerveau, je ne sais pour quels motifs ; je crois me rappeler cependant qu'il s'agissait d'un rhume de cerveau, dénomination qui, par parenthèse, ne rend nullement l'idée du genre de maladie qui exige tant de mouchoirs.

Saisissant cette occasion d'essayer en petit comité, durant quelques minutes, les airs de professeur, j'entamai une description assez détaillée, que mon auditoire écoutait avec une attention soutenue, par amour-propre, sans doute. Entraîné aussi par le mien, je commençai à faire ronfler les grands mots ; j'eus, entre autres, la malencontreuse inspiration de nommer l'apophyse d'Ingrassias, saillie d'un des os de la base du crâne, et qui est recouverte par la dure-mère.

A peine ai-je prononcé le mot *Ingrassias*, qu'une des pensionnaires me coupe la parole pour s'en emparer à son tour.

— Ah ! oui, je sais, dit-elle avec un grand aplomb, d'après le système de Gall, c'est là que se trouve la bosse de l'ingratitude. Laisse-moi voir un peu, Henriette, continua-t-elle en s'adressant à une de ses compagnes, je gage que tu as cette bosse très-prononcée.

J'ignore quelles pouvaient être les raisons secrètes d'une attaque aussi brusque ; toujours est-il qu'Henriette ne la reçut point sans riposte, et qu'une bordée de récriminations devint le signal d'une affreuse querelle.

Ce ne fut qu'à grand-peine que je parvins à dominer le tumulte. Dès qu'il me fut enfin possible de rattrapper la parole, j'en profitai pour donner l'explication du mot qui, en passant par ma bouche, était devenue une fusée incendiaire ; je démontrai victorieusement qu'il ne saurait y avoir aucune espèce d'analogie ni de rapport entre *ingratitude* et *Ingrassias*, médecin fort estimé et anatomiste célèbre, né en Sicile vers le milieu du seizième siècle, deux cents ans avant le docteur Gall. Je racontai que, par reconnaissance pour les précieuses découvertes de ce savant, ses contemporains avaient décidé qu'à l'avenir le nom d'Ingrassias serait enregistré dans la tête de tous les médecins et dans celle de leurs malades.

En écoutant ces explications, la provocatrice, un peu confuse, il faut croire, d'avoir fait fausse route dans le domaine de la science, cessa tout à coup son feu, et Henriette, qui peut être bien n'était pas sans avoir quelque reproche à se faire, Henriette se montra disposée à la paix. Finalement, j'eus la satisfaction de voir les parties belligérantes se rapprocher et se donner l'accolade jusqu'à nouvelle rupture, ainsi que cela se pratique dans le monde.

La scène que je viens de raconter n'était pas de nature à me raccommoder avec les noms savants

c'est pourquoi, laissant de côté ceux que je pourrais évoquer encore à l'appui de ma description, je préfère réclamer l'assistance d'un des habiles dessinateurs et d'un graveur.

Grâce à leur concours, la mémoire des yeux vous servira bien plus efficacement que le langage trop souvent barbare de la science. Néanmoins, il faut bien que je nomme, parce que le dessein ne pourrait les rendre, la voûte à trois pilliers, les ventricules, espèces de cavités, dont deux latérales plus grandes, situées à la base du cerveau.

Disons maintenant quelques mots du cervelet ou petit cerveau, situé au dessous et un peu en arrière de l'organe principal, auquel il tient cependant par une continuité de substance. De même que le cerveau, il est partagé en deux moitiés; mais sa forme est un peu différente. Au lieu de circonvolutions, il présente des rayures circulaires qu'on croirait être des lames superposées. Enfin sa couleur est grisâtre.

C'est de ce côté, entre les deux moitiés du cervelet, que se forme et s'avance un prolongement de la masse cérébrale, la bulbe d'où naît la moelle épinière, ainsi appelée, parce que la colonne vertébrale ou épinière lui sert d'étui. Il est peu de personnes qui ne sachent que la colonne vertébrale est creusée en forme de tube dans presque toute sa longueur. C'est là que loge cette moelle. Les amateurs l'ont souvent rencontrée en mangeant des côtelettes de mouton ou de veau, auxquelles tenait une moitié de vertèbre fendue par le boucher. Dans certaines provinces, on appelle cela, je crois, *les amourettes*. La moelle épinière descend jusqu'au bas du dos.

Il est temps de résumer ces descriptions indispensables, mais un peu arides, en un aperçu unique qui ait l'avantage de graver dans la mémoire du lecteur une image durable et aussi exacte que possible de l'organe qui nous occupe en ce moment.

Je suppose donc qu'un habile préparateur d'anatomie soit parvenu à extraire de ses enveloppes et nous montre un cerveau humain parfaitement intact, muni de la moelle épinière dans son entier. Cherchons un objet de comparaison capable de nous rendre... Eh! parbleu, j'y suis... la perruque du grand Frédéric avec sa longue queue; tout le monde la connaît. Qui de vous n'a pas eu vingt fois l'occasion d'admirer le portrait du célèbre monarque prussien?

Quelques personnes graves trouveront peut-être ma comparaison ridicule; peu de mots suffiront, je présume, pour leur fermer la bouche. Vous ne sauriez nier, leur dirai-je le rapprochement qui existe entre les deux objets que je mets en parallèle; c'est déjà quelque chose; eh bien! partons de là. Sous la perruque de Sa Majesté prussienne il y avait un cerveau; de ce cerveau émanaient le génie militaire, les finesses de la politique, une grande énergie de volonté, une persévérance à toute épreuve et avec cela le goût des lettres, l'amour de la philosophie marchant de pair avec l'amour du despotisme, et enfin tout ce qui peut concourir à dénoter un cerveau de première catégorie. Aussi, telle fut l'influence magique de ce cerveau couronné, qu'il en attira un autre doué de propriétés bien différentes, celui d'un libre penseur, d'un philosophe de ce temps-là. Ainsi le pôle positif et le pôle négatif de l'électricité se cherchent et s'unissent fortement. Cet autre per-

sonnage portait également une perruque. Pourquoi, dans ma comparaison, ne lui ai-je pas accordé la préférence sur la perruque royale? Est-ce par flatterie vis-à-vis d'un monarque défunt? Non, certes; ce serait, comme on dit, « travailler pour le roi de Prusse; » c'est tout simplement parce qu'elle n'était point du modèle et qu'il lui manquait une longue queue.

Autant vaudrait ne point parler du cerveau que de passer sous silence les nerfs, puisqu'ils en est le point de départ, le générateur et le centre d'action.

Quoi de plus merveilleux que de voir une substance molle et pulpeuse, une des plus promptement destructibles du corps humain, être le quartier général, qu'on me passe l'expression, de toutes les facultés motrices, sensitives ou immatérielles de ce corps! Quoi de plus étonnant que de voir la correspondance s'effectuer au moyen d'un réseau télégraphique, infiniment supérieur à celui que les hommes ont inventé depuis peu! Les fils qui composent cet admirable réseau ne sont autres que les nerfs; sans eux, et par conséquent sans le cerveau, il n'y a ni mouvement, ni sentiment, ni volonté, ni conception, ni pensée; le propulseur de la vie est arrêté.

Mais, avant de nous engager dans le développement de ces vérités incontestables, commençons par l'énumération approximative et rapide des filets qui composent ce réseau, c'est-à-dire des nerfs.

Au cerveau d'abord prennent naissance ceux qui produisent l'odorat, la vision, l'ouïe, le goût, et celui non moins important de la parole, ils se trouvent tout à côté des appareils destinés à l'exercice de ces sens. Puis d'autres encore dont l'action est plus complexe; en tout, douze paires pour l'encéphale. Ajoutez, en descendant jusqu'à l'extrémité de la moelle épinière, trente et une paires: la paire représente le côté droit et le côté gauche. Chacun de ces nerfs a ses attributions générales et directes; il se ramifie à l'infini, de telle façon qu'arrivé au bout de son parcours il échappe aux investigations les plus minutieuses. Ensuite, au moyen d'entre-croisements, d'anastomoses ou liaisons, et de nœuds appelés *ganglions*, les nerfs correspondent entre eux de manière à combiner leurs effets, qui, en définitive, aboutissent toujours au récepteur commun, le cerveau. Ainsi s'établit, par l'intermédiaire des nerfs, une communauté de rapports, un va-et-vient continu entre l'organe cérébral et les parties les plus éloignées du corps. Les uns rapportent les sensations, soit agréables, soit douloureuses; d'autres déterminent le mouvement; ceux-ci font surgir l'idée, ceux-là se chargent de recueillir la conception, d'élaborer la pensée, de stimuler le jugement; d'autres enfin transmettent la volonté, l'ordre d'agir.

La physiologie, qui se livre à des efforts inouïs et trop souvent infructueux pour pénétrer les secrets de la création; la physiologie, en remontant à l'origine des nerfs, a cru y découvrir une double racine, dont l'antérieure est la source du mouvement et la postérieure celle du sentiment. Des expériences, qu'ont payé de leur vie des milliers d'animaux, notamment des grenouilles et des lapins, ont en partie confirmé ces faits.

Mais voici venir, depuis quelques mois, un physiologiste du Nord qui, à tort ou à raison, se croit plus habile que les autres. M. Jacobowitzch est

allé, dit-il, surprendre les filets nerveux au moment même où ils émanent de la pulpe cérébrale; et, quoiqu'ils fussent cent fois plus petits que des fils d'araignée, il prétend avoir démasqué leurs intentions relativement au rôle que chacun d'eux doit jouer dans le mécanisme de la vie.

M. Jacobowitsch est venu à Paris; le corps des savants est allé au-devant de lui avec une artillerie formidable de microscopes. D'après leurs rapports, nous saurons bientôt, il faut l'espérer, si le nouvel autocrate de la physiologie est fondé dans ses prétentions, ou s'il est en proie à un effet de mirage causé par les neiges de son pays. En attendant, contentons-nous des faits qui ne sont point sujets à contestation. Il est impossible de nier que la sensibilité, l'influence motrice ne soient transmises par l'intermédiaire des nerfs, puisque la section d'un de ces cordons, soit chez l'homme, soit chez les animaux, interrompt l'une ou l'autre, au gré de l'opérateur.

Qu'un dérangement morbide survienne au cerveau ou à la moelle épinière, aussitôt, suivant le siège du mal et suivant l'étendue du désordre, il y a cessation totale ou partielle, définitive ou momentanée des fonctions de la vie; les membres se paralysent, les sens se taisent, la mémoire se perd, les facultés intellectuelles sont détraquées, l'homme d'esprit est transformé en idiot; celui qu'on citait pour sa bonté, sa douceur, devient furieux et ne respire que le meurtre.

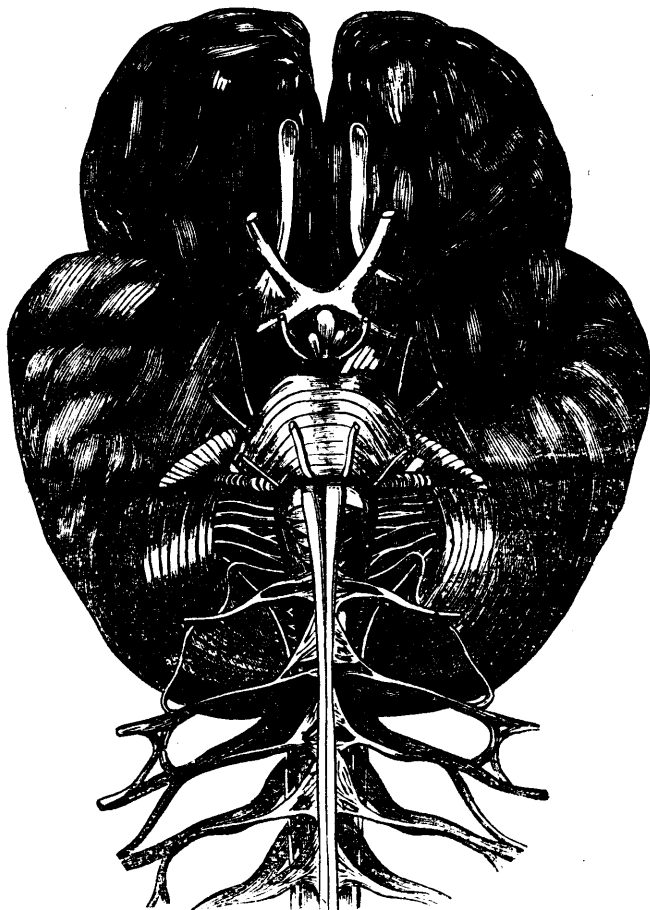
Si, au désordre morbide, appréciable par les médecins seulement, on substitue l'effet accidentel et visible d'une blessure, d'une commotion ou bien

d'une forte compression, les mêmes phénomènes se reproduiront. Ainsi les fonctions et attributions du cerveau, telles que nous venons de les définir, se trouvent physiquement démontrées. Ce qui contribue à corroborer davantage cette démonstration, c'est que, en parcourant les degrés de l'échelle zoologique, on trouve chez les différentes classes d'animaux le développement de l'appareil cérébral proportionné à la puissance de l'instinct de chaque espèce, et que, en arrivant à l'homme, qui jouit du privilège de l'intelligence, le volume du cerveau, des hémisphères principalement, est de beaucoup supérieur à celui des autres animaux.

On a cité, il est vrai, quelques cerveaux humains atrophies ou viciés qui n'en fonctionnaient pas moins bien ou à peu près bien. Mais n'est-il pas vraisemblable que la nature, si prévoyante d'ailleurs, avait pris le soin de compenser insensiblement l'équilibre et de reporter l'influx sur quelque autre point de l'organe?

Ceci nous conduit à citer de nouveau le système du docteur Gall, invoqué précédemment par la jeune pensionnaire. Il est aujourd'hui à peu près reconnu que ce système repose bien plus sur des combinaisons de l'esprit que sur des faits anatomiques. L'empereur Napoléon Ier demandait judicieusement à quoi servaient les saillies du cerveau annonçant certaines tendances, lorsque la civilisation, encore au berceau, n'avait point inventé les objets où se portent ces tendances.

Cependant on doit reconnaître qu'il existe une sorte d'analogie entre les diverses parties du cerveau



DETAIL DU CERVEAU.

et le reste du corps. De même qu'un muscle, un membre, un de nos sens, se développent et acquièrent plus de force par l'exercice, de même la mémoire, le jugement, l'intelligence, en un mot, grandissent par l'activité et s'énervent par le repos. Il faut en dire autant des dispositions de l'esprit en général; ne les voit-on pas se changer en vocations prononcées et en passions, lorsque des causes réunies ou isolées viennent les exciter? Ces observations sont à la portée de tout le monde.

—Halte-là! va-t-on s'écrier; vous touchez au matérialisme; cessez, ou bien nous cessons de vous suivre.

Ne craignez rien, cher lecteur, ni vous non plus, aimable lectrice, modèle vivant et on ne peut plus authentique des chefs-d'œuvre de la création; comme vous, j'ai trop de foi, trop de confiance en celui qui nous a donné à tous l'existence, pour lui préférer la matière inerte. Mais puisque le Créateur nous a envoyés dans ce monde pourvus de l'intelligence, afin qu'elle nous serve à admirer ses œuvres, il y aurait irrévérence et ingratitude à ne point faire usage d'un pareil don. Cela étant, permettez que je continue.

Voici sur ce meuble une pendule qui marche; elle marque les heures, les minutes, les jours du mois, le cours de la lune. Survient une troupe de sauvages qui se met à la contempler. Ces hommes n'ont pas la moindre notion d'horlogerie; chacun d'eux le prouve par sa manière d'envisager le phénomène de la pendule. L'un se borne à constater l'arrangement qu'a subi la matière, le mouvement qui en est résulté, et demeure indifférent aux causes qui ont déterminé tout cela. Un second, plus curieux ou plus hardi de pensée, s'efforce d'expliquer les lois qui ont présidé à ces dispositions, et finit par les attribuer au hasard. Un troisième s'indigne et repousse d'une manière absolue l'action spontanée de la matière sans le secours d'une intelligence supérieure que, pourtant, il ne sait comment définir. Un quatrième va plus loin; il déclare que cette pendule, composée de matière inerte, a été créée, mise en mouvement et animée par une volonté suprême et inconnue qui a également le pouvoir de l'arrêter et de la détruire.

Ce sauvage, quoique ignorant, a parfaitement raison; l'intelligence supérieure, la volonté suprême, c'est la science représentée par l'horloger; celui-ci, en effet, a construit la pendule, il lui donne l'impulsion, la faculté de marcher seule, il la règle ou l'arrête à son gré.

Si, de cette chétive divinité terrestre, je parle de l'horloger, nous nous élevons jusqu'à l'échelon sublime où se tient le grand Maître de l'univers, nous reconnaissons qu'après avoir, avec la matière, créé cette mécanique, cette pendule qu'on appelle le *corps humain*, il lui a ensuite donné le mouvement, la faculté de se diriger elle-même, en y faisant arriver une émanation de sa haute science ou plutôt de lui-même, l'âme, en un mot. Cette faculté, qui constitue la vie, a été limitée; nous savons par expérience que celui de qui nous la tenons peut l'anéantir lorsqu'il le veut, reprendre l'âme et rejeter le corps dans la loi commune de la matière. Il ne saurait y avoir de doute à cet égard, c'est pourquoi nous pouvons nous avancer d'un pied ferme sur le terrain trop peu connu de la physiologie et de la psychologie, en faisant

la part de la pendule humaine et de l'âme qui y réside et la fait mouvoir.

Entraînés par leur zèle jusqu'à essayer de découvrir le siège de l'âme, quelques physiologistes, à l'exemple de Descartes, s'étaient avisés de la loger dans la glande pinéale, corpuscule situé à la base du cerveau, et dont j'ai omis de parler, parce qu'il atteint tout au plus la grosseur d'un pois.

D'autres, plus généreux, se sont fait scrupule d'astreindre l'âme au régime cellulaire et lui ont donné pour résidence le cerveau tout entier, y compris la moelle épinière,

Ces idées trop mesquines se sont beaucoup modifiées depuis. Un savant physiologiste de l'université de Berlin, Muller, a déclaré magistralement que l'âme a bien son centre d'attention au cerveau, mais qu'elle n'y est point reléguée; il en donne pour preuve la transmission de l'âme de père en fils.

Ceci me paraît constituer une erreur, sinon une hérésie. Eh quoi! monsieur le professeur de l'école prussienne, vous assimileriez l'âme à une pièce de ruban qu'on peut dérouler et diviser à l'infini, pour que tout le monde en ait sa part? En vérité, vous ne sauriez admettre sérieusement une semblable distribution. Voici une hypothèse qui me semble à moi beaucoup plus rationnelle, que dis-je? la seule admissible.

Lorsqu'un corps humain est sur le point d'acquiescer les conditions organiques qui le rendent viable, aussitôt Dieu, notre créateur à tous, lui envoie une âme qu'il tenait tout exprès en réserve, une âme entière et non une parcelle d'âme, entendez-vous, monsieur Muller? une âme pour lui seul, et non destinée à se voir partagée en plusieurs lots comme un bien de famille, ce qui appauvrirait infailliblement l'espèce humaine et la ramènerait à l'état de brute.

En mettant cette âme en possession de ce corps, ce n'est point une prison qu'il lui a donnée, ainsi que l'ont avancé des gens enclins à vouloir atténuer la grandeur de Dieu, c'est un royaume, un vrai royaume, environné de toutes les jouissances de la terre et aussi de ses maux. Voulant laisser à celle qu'il en investit l'entière liberté de discerner le bien et le mal, et la responsabilité de son choix, Dieu, incontestablement, a dit à l'âme au moment du départ: « Va, sois souveraine, maîtresse absolue; je mets à ta disposition l'obéissance passive et les ressources matérielles dont tu auras besoin pour exercer ta puissance. Tu trouveras dans ton royaume un instrument merveilleux créé par moi: il te fournira toutes les facultés intellectuelles, la pensée, la mémoire, le jugement; fais-en l'usage que tu voudras, ils seront à tes ordres; règne selon ton bon plaisir et aussi longtemps que je le jugerai à propos; seulement, tiens-toi prête, dès que je te demanderai, à venir me rendre compte de la manière dont tu auras exercé le pouvoir suprême dans tes Etats. »

(A CONTINUER.)

LA BRIQUE.

LES BRIQUES.

Les briques sont des matériaux de construction, formées de terre argileuse moulée et séchée, soit par les rayons du soleil, soit par la chaleur d'un four.

Nous les trouvons de bonne heure mentionnées dans l'histoire. Elles furent employées pour la tour de Babel ; et l'Écriture nous apprend même que c'était des briques cuites. On lit en effet, au dixième chapitre de la Genèse : " Ayant trouvé une campagne dans le pays de Sennaar, ils y habitèrent. Et ils se dirent l'un à l'autre : Allons, faisons des briques et cuisons-les au feu. Ils se servirent donc de briques comme de pierres, et de bitume comme de ciment. "

On sait aussi qu'elles entrèrent dans la construction des murs de Babylone, et que la matière fut fournie par l'argile rejetée du fossé qui entourait la ville.

Mais c'est surtout pour les pyramides, et autres édifices d'Égypte, que leur fabrication exigeait un grand nombre d'ouvriers. Elle finit par devenir assez importante pour que l'État l'entreprit ; ainsi le public achetait au gouvernement, et il était interdit aux particuliers, soit de se livrer à la fabrication, soit d'employer des briques qui ne portassent pas l'estampille officielle. Les briquetiers manœuvraient par troupes, sous divers chefs qui les surveillaient et leur assignaient des tâches ; ils travaillaient l'argile avec de la paille hachée, et les briques étaient séchées au soleil. La besogne était pénible, et les intendants devenaient exigeants. Ici encore nous possédons des renseignements sûrs : ils nous sont fournis par le cinquième chapitre de l'Exode. Le détail en est curieux, pour l'étude que nous entreprenons ; nous ne saurions voir sans intérêt nos modestes briques jouer un rôle si important, dans une des pages solennelles de la Bible, à savoir l'esclavage et la délivrance de l'Égypte :

" Moïse et Aaron vinrent trouver le Pharaon, et lui parlèrent en ces termes : Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Laissez aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie dans le désert — Mais il répondit : Qui est le Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa voix, et de laisser sortir Israël ? — Ils lui dirent encore : Le Dieu des Hébreux nous a ordonné d'aller trois journées de chemin dans le désert, pour sacrifier au Seigneur notre Dieu, de peur que nous ne soyons frappés de la peste ou de l'épée. Le roi d'Égypte leur répondit : Moïse et Aaron, pourquoi détournez-vous le peuple de leurs ouvrages ? Allez à votre travail. — Le Pharaon dit aussi : Ce peuple s'est fort multiplié dans mon royaume ; vous voyez que cette populace s'est beaucoup accrue :

combien croîtrait-elle davantage, si on lui relâchait quelque chose de son travail ! — Il ordonna donc, ce jour-là même, cet ordre à ceux qui avaient l'intendance des ouvrages du peuple d'Israël, et qui exigeaient d'eux les travaux qu'on leur avait imposés, et leur dit : — Vous ne donnerez plus, comme auparavant, de paille à ce peuple pour faire leurs briques ; mais qu'ils aillent en chercher eux-mêmes. — Vous ne laisserez pas, cependant, d'exiger d'eux la même quantité de briques qu'ils rendaient auparavant, sans en rien diminuer ; car ils n'ont pas de quoi s'occuper, et c'est pour cela qu'ils crient et se disent l'un à l'autre : Allons sacrifier à notre Dieu. — Qu'on les accable de travaux, qu'ils fournissent tout ce qu'on exige d'eux, afin qu'ils ne se repaissent plus de paroles de mensonge. — Alors ceux qui avaient l'intendance des ouvrages, et qui les exigeaient du peuple, disaient aux Hébreux : Voici l'ordre du Pharaon : Je ne vous donnerai plus de paille : — Allez, et cherchez-en où vous pourrez en trouver ; et néanmoins on ne diminuera rien de vos ouvrages. — Le peuple se répandit dans toute l'Égypte afin d'amasser des pailles. — Et ceux qui avaient l'intendance des travaux les pressaient, en leur disant : Rendez tous les jours la même quantité de briques que vous rendiez lorsqu'on vous donnait des pailles. — Ceux donc qui étaient commis sur les ouvrages des enfants d'Israël, furent battus de verges par les exacteurs du Pharaon, qui leur disaient : Pourquoi n'avez-vous pas rendu, ni hier, ni aujourd'hui, la même quantité de briques que vous faisiez auparavant ? — Alors, ceux des Hébreux qui étaient chargés de faire travailler les enfants d'Israël, vinrent crier au Pharaon, en lui disant : Pourquoi traitez-vous ainsi vos serviteurs ? — On ne nous donne plus de pailles, et on nous commande de rendre le même nombre de briques qu'auparavant ; nous sommes battus de verges ; nous qui sommes vos serviteurs, et on tourmente injustement votre peuple. — Il leur répondit : Vous avez trop de loisir ; c'est ce qui vous fait dire : Allons sacrifier au seigneur. — Allez donc, et travaillez : on ne vous donnera point de paille, et vous rendrez toujours la même quantité de briques. — Ainsi ceux qui étaient commis sur les ouvrages des enfants d'Israël, se trouvèrent dans une grande extrémité, à cause qu'on ne voulait rien leur diminuer du nombre de briques qu'ils étaient auparavant obligés de fournir chaque jour. — Et ayant rencontré Moïse et Aaron, qui s'étaient tenus près de là, attendant que ces Israélites sortissent d'avec le Pharaon. — Ils leur dirent : Que le Seigneur voie ceci, et en soit le juge ; car vous nous avez mis en mauvaise odeur devant le Pharaon et devant ses serviteurs, et vous lui avez donné une

épée pour nous tuer.—Moïse étant retourné vers le Seigneur, lui dit : Seigneur, pourquoi avez-vous affligé ce peuple ? pourquoi m'avez-vous envoyé ? car depuis que je me suis présenté devant le Pharaon pour lui parler en votre nom, il a tourmenté encore plus votre peuple, et vous ne l'avez point délivré. ”

Que si nous voulons savoir à quoi servait ce si grand nombre de briques, nous pouvons encore consulter l'Exode, et nous lirons au chapitre premier : “ Il s'éleva dans l'Egypte un roi nouveau, à qui Joseph était inconnu.—Et il dit à son peuple : Vous voyez que le peuple des enfants d'Israël est devenu très-nombreux, et qu'il est plus fort que nous.—Opprimez-le donc avec sagesse, de peur qu'il ne se multiplie encore davantage ; et que, si nous nous trouvons surpris de quelque guerre, il ne se joigne à nos ennemis, et qu'après nous avoir vaincus, il ne sorte de l'Egypte.—Il établit donc des intendants des ouvrages, afin qu'ils accablèrent les Hébreux de fardeaux insupportables, et ils bâtirent au Pharaon des villes pour servir de magasin, savoir : Phithom et Ramesses. ” Le mot de briques n'est pas prononcé ici, mais il est à présumer, d'après la suite, que ces matériaux n'entraient pas pour rien dans la construction des deux villes.

Les principales pyramides d'Egypte sont en pierre ; mais plusieurs des plus petites sont en briques, telles que celle d'Howara, qui est en briques crues, contenant de la paille hachée. Ces briques mesurent 17 pouces $1\frac{1}{2}$ sur 8 pouces $3\frac{1}{4}$, et sont épaisses de 5 pouces $1\frac{1}{2}$. Quelquefois, on en rencontre qui contiennent non-seulement de la paille, mais des morceaux de poteries cassées et de pierres, et qui ont des dimensions très-irrégulières.

Une pyramide en briques, qui se trouve à dix lieues environ du Caire, doit être, à ce que l'on suppose, celle qui a été mentionnée par Hérodote, comme ayant autrefois porté l'inscription suivante : “ ne me déprécie pas, en me comparant à des pyramides faites de pierre : je leur suis autant supérieure que Jupiter est supérieur au reste des dieux je suis construite en briques, faites de vase qui adhérait aux extrémités des pôles, et fut tirée du fonds des lacs. ”

Des briques crues furent employées dans la construction des murs d'Athènes, et dans celles de di-

vers temples et palais, grecs. Vitruve décrit expressément la manière dont ces briques étaient faites, et les saisons convenables pour les sécher régulièrement, à savoir le printemps et l'automne.

Les habitants d'Utique se servaient seulement de ces matériaux, quand ils étaient préparés depuis cinq ans, et approuvés par un magistrat.

Les Romains en étendaient l'usage beaucoup plus loin que les Grecs, comme le montrent jusqu'à l'évidence les restes de leurs édifices publics. Quelques-uns de leurs monuments en briques, élevés il y a dix-sept cents ans, demeurent encore entiers, tels qu'ils ont été bâtis d'abord.

Ce furent eux, probablement, qui introduisirent cet art dans la Grande-Bretagne, dont nous avons particulièrement à nous occuper, en raison de l'importance qu'elle accorde aux matériaux en question. Mais si, comme on le suppose, elle en eut la connaissance dès la période romaine, l'usage ne semble s'être généralisé qu'après la conquête normande, et la fabrication n'a atteint un degré de perfection remarquable que sous le règne de Henri VIII. A cette époque, on fit, de la sorte, des constructions encore admirées aujourd'hui dans le pays ; mais cela ne s'appliquait qu'aux bâtiments importants. Les maisons ordinaires consistaient en une charpente de bois, dont les intervalles étaient comblés avec des lattes et du plâtre, ou avec des briques introduites dans des espèces de planches carrées. Le danger d'une si grande profusion de bois de charpente, dans une cité populeuse, devint évident lors du grand incendie de Londres. Après ce funeste évènement, il fut sagement ordonné que les briques seraient les matériaux de la nouvelle cité, et que même la partie ornementale des maisons ne serait point en une autre substance. Ainsi, le briquetage arriva à être sculpté et à prendre les formes qui appartenaient proprement à la pierre, telles que les colonnes doriques et les riches entablements curieusement travaillés avec le ciseau.

En Hollande, l'art de faire des briques très-durables fut de bonne heure pratiqué, et on l'appliqua au carrelage et au pavage. L'un et l'autre restent sans altération pendant un temps surprenant, rendant ainsi témoignage à l'excellente qualité des matériaux. Cette qualité est supérieure à celle que l'on obtient dans les autres contrées.



VARIÉTÉS.

—Les legs extravagants sont très-communs en Amérique et en Angleterre, ces pays classiques de la fantaisie et de l'humour.

Il vient de mourir à Philadelphie un riche planteur dont voici le testament :

“Voulant reconnaître le service que mon terre-neuve *Epaminondas* m'a rendu un jour que je me noyais, et voulant lui constituer une rente au profit de ma gouvernante Betty, j'établis Betty nourrice, tutrice et mère de mon chien.

Cette rente durera le temps seulement que vivra mon cher terre-neuve.—Ma gouvernante touchera 75 francs par jour, à partir du moment de ma mort.

Mais le mois du trépas d'*Epaminondas*, elle recevra 615 fr. par jour,—le jour de sa mort 1,250 fr. par heure. — La dernière heure de la vie de mon pauvre chien (pas si pauvre) elle touchera 1,875 fr. par minute,—et par seconde de la dernière minute 2,500 fr....

Notre notaire est chargé de veiller à l'exécution de ce testament....”

Combien de bêtes se sont réveillées un beau matin à la tête d'une fort jolie fortune qu'elles ne demandaient pas du tout. Combien d'héritiers pleins de dévouement et... d'espoir se sont vus supplantés par une pefruche ou un roquet !...

Le comte de la Mirandole, mort à Lucques en 1825, légua toute sa fortune à une carpe (!) qu'il nourrissait depuis vingt ans dans une piscine antique.

En 1781, un meunier des environs de Toulouse écrit dans son testament : “J'institue mon héritier *Papillon*, mon âne à poils roux ; mais je veux qu'il appartienne à mon neveu Guillaume, afin que ce dernier l'étrille chaque jour avec soin et le laisse reposer jusqu'à sa mort.

La veuve d'Adam Dupuis, sieur de Roquemont, laisse toute sa fortune à ses trente-deux chats et indique minutieusement la manière de faire leur pâtée.

Avant de mourir, lord Bokkey fait appeler ses quatre chiens, qui s'installent dans des fauteuils autour de son lit ; il leur adresse ses derniers adieux, reçoit leurs caresses suprêmes et rend son âme entre... leurs pattes. Dans son testament, il ordonne que leurs bustes soient sculptés aux quatre coins de son tombeau.

Lady Henriette Cuffart formule ainsi ses dernières volontés :

“Je laisse à mon singe, mon cher et spirituel Jocko, cent mille francs ; — à mon fidèle chien Schock et à mon doux chat Tib une pension annuelle de cinq mille livres sterling.”

Après leur mort, cette fortune reviendra à ma fille, *Elisa Nikely*, qui est fort pauvre !...

Enfin, le docteur Christian, doyen de la Faculté de Vienne, lègue à son chien favori Cyrus, 6,000 florins et... SA BIBLIOTHÈQUE !

SOPHISTICATIONS

Voici, d'après M. Chevalier de l'Institut, à quelles manigances sont soumises certaines denrées parisiennes :

Le lait.—Appauvri d'abord de sa crème, le lait est enrichi d'une notable quantité d'eau. L'absence de la crème est déguisée par l'addition d'une infusion de riz, d'orge ou de son ; l'élément mucilagineux est remplacé par le blanc d'œuf battu, la gélatine ou la colle de poisson. Quant à cette saveur légèrement saccharine qui distingue le lait de vache de celui des autres animaux, c'est un rôle dont la cassonade se tire avec un grand succès.

Le Café.—Il n'est guère (à Paris) de café en poudre où la chicorée ne figure à titre d'alliage toléré, trop heureux si le débitant ne remplace la chicorée par de l'avoine. La chicorée qui sert à falsifier le café se falsifie à son tour à l'aide du marc épuisé, des résidus de distillerie, de l'ocre, de la brique, du noir animal, de la suie, et même de la belle et bonne terre teinte en noir.

Le Cacao.—C'est un préjugé de croire que le cacao est indispensable pour la confection du chocolat. On s'en passe très-bien, pour peu qu'on ait sous la main de la farine de haricots ou de la fécule de pomme de terre, des amandes grillées, du suif de veau et de mouton, du cinabre et de la terre ocreuse, ajoutez une notable partie de mélasse en guise de sucre, et vous obtenez d'excellent chocolat dit de santé. Feu Proudhon appelait cela une antinomie.

Le Thé.—D'intelligents arboriculteurs ont acclimaté le thé sous nos latitudes. Seulement il y fleurit à l'état de prunier sauvage, d'aubépine, d'églantier, de frêne, de sureau, de laurier, etc. Quant au défaut de couleur on y remédie aisément au moyen du bois de campêche ou du sel de cuivre, qui le transforme à volonté. Soit en thé noir, soit en thé vert.

Le Sucre.—On mélange le sucre de canne ou de betterave avec de la fécule, de la craie, du plâtre ou du sable, substances sans valeur, qui ne demandent pas mieux que de se faire sucre.

Le Sel.—Le sel se combine fructueusement avec du sulfate de chaux, du sulfate de soude, du chlorure de potassium, de l'alun, du salpêtre, même du plâtre cru et du grès en poudre.

Le Poivre.—Des marchands ingénieux ont découvert du poivre dans la mangeoire des perroquets. A l'état de nature, cela s'appelle du chènevis et se vend tout bonnement au boisseau, réduit en poussière et traité par l'essence de piment, cela se débite en cornet et passe pour une provenance de Malabar ou de Goa.

Le Vin.—Ombre de Noé, tu frémisses à l'aspect des affreuses boissons auxquelles ton "jus divin" sert de prétexte. Ce que la chimie a découvert sous les étiquettes mensongères de Bordeaux, de Bourgogne, de Champagne, de Beaune, de Mâcon, lève toute espèce de doute à l'égard de la transsubstantiation de l'eau en vin. Le poiré, le cidre, l'alcool, le sucre, la mélasse, le bois de campêche, les baies de genièvre, le jus de betterave, les semences de coriandre ; la craie, le plâtre, l'alun, la litharge, le carbonate de potasse, le sulfate de fer, l'oxyde de plomb ; l'acide tartrique, tannique et acétique, tels sont les éléments essentiels de ces mélanges insipides ou nauseabonds, capables de faire dire à celui qui les déguste, comme à ce philosophe mangeant des fraises venues en serre chaude : "Mes yeux m'assurent que je bois du vin, mais mon palais n'en veut rien croire."

BOUTADES.

Dans l'estime des hommes d'argent, on vaut ce qu'on pèse ; dans celle des hommes d'honneur, on pèse ce qu'on vaut.

On a beau se croire bon, on sent toujours qu'on peut être meilleur.

De tous les jugements, portés sur nous, c'est du nôtre qu'il faut se défier le plus.

Certains égoïstes ont cela de bon, qu'ils disent trop souvent du bien d'eux-mêmes pour avoir le temps de dire du mal des autres.

On est sans cesse trop religieux pour ceux qui ne le sont pas assez.

Les auteurs qui ne sont pas bien certains d'être remarquables, sont au moins convaincus d'être remarquables.

Heureux l'auteur célèbre qui rachète par la moralité de ses écrits le mauvais exemple donné par ses actions.

L'amour propre est le plus sobre de nos défauts, il vit de peu et s'engraisse souvent on ne sait de quoi.

Le présent nous fait regretter le passé en attendant que l'avenir nous fasse regretter le présent.

Une enveloppe de modestie couvre nos défauts et garantit nos talents de l'envie, comme une blouse cache nos méchants habits et conserve les bons.

Si peu que l'esprit coûte à la bonté, il revient trop cher.

BOITE AUX LETTRES.

Veillez donc me donner les réponses des demandes suivantes sur le prochain numéro de *L'Album de La Minerve* :

1o. Convient-il mieux pour une dame ou demoiselle de ne porter qu'un bracelet d'or que deux ?

2o. Un jeune homme après une ou même deux visites doit-il suspendre ses visites dans une famille, si dans sa première et même sa deuxième visite il n'a pu voir (pour une raison ou pour une autre) les personnes auxquelles il s'intéressait ?

3o. Lorsqu'un monsieur rencontre une demoiselle sans doute il doit la saluer le premier, mais lorsque depuis un certain temps il a suspendu ses visites, doit-il agir comme avant et doit-il laisser la demoiselle saluer la première ? Je penche de cette dernière opinion, surtout si le temps a été assez long.

A. E. D. K.—1o. Il y a une grande différence pour l'étiquette entre une dame et une demoiselle. Une jeune fille doit porter très-peu de bijoux, tout au plus un bracelet et encore doit-il être modeste.

Une femme peut se permettre deux bracelets pour une toilette de diner. Pour une soirée, elle doit n'en avoir qu'un seul. Les deux bracelets ne sont justifiées que s'ils sont très beaux. Mieux vaut un beau bracelet que deux médiocres.

2o. Ce sont les circonstances qui doivent décider de l'abstention du jeune homme. Si rien ne justifie l'absence de la jeune fille, comme par exemple une promenade chez des amis ou dans la rue, c'est le signe que le jeune homme doit rester chez lui.

3o. Il doit laisser la demoiselle saluer la première. Si cependant la demoiselle paraît le reconnaître (car il y a plusieurs manières de regarder un passant) il peut se permettre le salut le premier, car il est permis de supposer que la demoiselle serait disposée à saluer, si elle n'était pas retenue par l'idée que la suspension des visites du monsieur signifie rupture.



TABLE DES MATIÈRES

DE

L'ALBUM DE LA MINERVE

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

1873.

POESIE.

	PAGES
Age d'or et âge de fer	707
A la famille J. Rivard	309
A ma sœur Léocadie	601
A Mde. Ferdinand Hamel.....	634
A mon âme	829
A M. Octave Crémasia.....	847
A mon frère Godefroid.....	665
Apologue, à un ami	613
A son ange gardien	706
A un traître.....	533
Au tonnerre.....	449
Avec lui dans un tombeau.....	225
Ce temps n'est plus.....	450
Chant d'une petite fille.....	706
Colère.....	617
Epigrammes.....	418, 551
Epitaphe pour enfant	257
Georgianne.....	3
Ils ne sont plus.....	485
Je ne la verrai plus.....	257
L'adolescent	601
L'oiseau apprivoisé.....	241
L'oiseau blessé.....	257
La maison abandonnée	309
La mère et l'enfant.....	49
La mère et la marâtre.....	145
La nacelle chantante.....	633
La neige.....	3
La vie.....	789
Le bocage de Maskinongé.....	417
Le chardon.....	501
Le glas.....	706
Le lézard et le salamandre.....	450
Le papillon et la jeune fille.....	433
Le petit champ.....	193
Le premier né.....	161
Le roseau de Lafontaine.....	418
Les délices de l'Eucharistie	617
Les deux captifs.....	241
Les enfants de la campagne.....	551
Les inspirations de la nuit.....	289
Madrigal.....	485, 501, 665
Marie, la reine des saisons	349
Mes deux mères.....	741
M. Bourgeau.....	789
Regina cœli, lactare.....	273
Regrets	848
Regrets et résignation	585
Réminiscence	257
Répon is-moi	417
Scènes champêtres	507, 757 846
Si je ne l'avais pas.....	209
Sonnets.....	177, 633
Souvenir d'une retraite	829

Tout passe.....	418
Triolets.....	418, 449, 602
Tristesse.....	241
Un bon tour.....	789
Un retour.....	741
Vers d'adieu à son âme	449

LITTERATURE, Etc.

Alphabet de sourds-muets.....	442
Ameublement.....	319, 339
Anagramme.....	55
Anciennes écritures.....	679
Antipathies.....	45
Aphorismes	459
Automne.....	564
Balourdises.....	338
Beau (du).....	267
Beaume universel.....	271
Beauté parfaite.....	58
Bévues.....	317
Bizareries, habitudes et goûts.....	659, 676
Blanchissage et repassage.....	342
Bonne ménagère (la).....	397, 414, 427
Carnet de la ménagère.....	363
Catalogue des oiseaux.....	288, 299, 318, 395
Chant des oiseaux.....	678
Chapeau (le).....	143
Charivari (le).....	117, 129, 146
Chaussure (a).....	256
Chemin des ânes	379
Cirque à la maison.....	31
Coquilles.....	89
Coureur de nouvelles (le).....	46
Courrier de la mode.....	63, 174, 320, 343
Cours de villégiature.....	778
Critique	599
Cuisine (de la).....	565, 582, 738
De Montréal à Washington.....	138, 156, 205
Des vins.....	739, 756
Deux inconvenients à éviter.....	594
Diners à la russe.....	380
Duel dans la prairie.....	532
Du goût.....	477, 418, 529
Du jeu.....	775, 784
Durée de l'existence de l'homme	399
Écritures secrètes dévoilées.....	357, 394, 412, 432, 443, 457
Épisodes de 1816, massacres.....	350, 375, 389, 411, 422
Épisode de 1837.....	7, 20, 32
Esprit frappeur.....	66
Études scientifiques, l'œil.....	265
Exécution militaire à Vincennes.....	206
Exposition de chats.....	72
Fleurs fannées.....	150, 162, 178
Flocons de neige.....	271
God Save the Queen (origine).....	92
Gastronomie (la).....	656, 693, 729, 786
Harmonie de la toilette.....	237

Histoire de cinquante rosiers.....	607, 622, 638,	653	Lettre d'un soldat à sa prétendue.....	479
Histoire de trois morts.....		392	Loup-garou.....	142
Histoire vraie.....		542		
Hivernage dans les glaces 106, 134, 154, 169, 203, 213, 227		242, 258, 274	Matières et instruments de l'écriture.....	803, 827
Hygiène générale de la peau.....	593, 610, 626, 646, 801,	826	Mésaventure d'un Lord anglais en Canada.....	171, 182, 197
Huitres (les).....		731	Modes....	47, 69, 95, 124, 159, 173, 188, 220, 305, 325, 416, 434, 482, 584
			Mœurs bourgeoises.....	642
Jeu de dames (règles du).....		79	Mon valentin.....	166, 200, 210
Jeux (les).....		24, 40	Mordant-mordu.....	97, 113
Jongleurs de l'Inde.....		248		
Juif errant (le).....	604, 618, 631, 649, 666,	681	Notes historiques :—Monument Papineau.....	297
			“ “ St. Antoine du Richelieu.....	251, 262
L'art et les artistes contemporains.....		42	Nouveau jeu.....	59
La Brique.....		873		
La fiancée de Madrid.....	708, 742, 766, 790, 817,	836	Patte Blanche.....	560
La lettre et l'esprit du deuil.....		359	Peau neuve.....	602
La métamorphose.....	10, 21, 38,	71	Pêche à la morue.....	111
La pendule.....		716	Pensées philosophiques.....	736
La reine Margot et le Mousquetaire..	279, 293, 313, 335,	354	Pensées sur la femme 140, 193, 235, 252, 264, 285, 301, 461	
La science en famille.....		867	Pascal et la mendiante.....	859
La taloche.....		349		473, 546
La trompette effrayante.....		425	Petit code de la toilette.....	604
Le bonheur ne dure pas toujours.....		211, 226	Petit courrier.....	108
Le coin des curieux.....	480, 500, 516		Petit Dictionnaire à l'usage du bon sens.....	841
Le diamant.....	238, 253, 266		Pierres précieuses.....	223, 302, 576
Le diamant perdu.....	711, 748, 758, 795, 813, 830, 849		Physiologie de la digestion.....	460
Le père Tranquille.....	493, 509,	524	Physiologie du cerveau.....	867
Le petit Jésus et la colombe.....		88	Physiologie générale de la peau 462, 474, 497, 514, 527, 566	
Le premier cheval et la première voiture.....		721		579, 590, 697, 337
Le rêve du capitaine.....		390	Pomades et eaux pour la chevelure.....	361
Le roi Jean signant la grande charte.....		26	Predictions.....	11, 75
Le tabac.....		863	Prescience du temps.....	443
Le trésor de l'Emigré.....		856		
Le tueur d'ours.....	73, 84,	103	Rébus (des).....	428, 441
Le vieux nouveau.....		86	Recettes utiles.....	648, 696
Le voyageur.....	164, 180, 194		Récit d'un vieillard.....	119, 131
Les deux mères 186, 215, 230, 245, 261, 276, 290, 310, 333			Réparties.....	631
	352, 365, 385, 401, 419, 434, 450, 465, 486, 502, 517		Robe pour un enfant d'un an.....	737
	534, 554, 569, 586		Royaume de la mode.....	14
Les enfants de Thalie.....		541, 576		
Les frères Ténèbres (suite) 8, 53, 67, 81, 99, 121, 136, 152		168, 184, 199	Sabre et scalpel (suite).....	4, 17, 33, 50
			Spectacle de la campagne un dimanche d'hiver.....	109
Les ornements.....		77	Symbolisme des couleurs.....	478
Les parfums.....	596, 614,	630		
Les patins et les patineurs.....		56	Tapis de table.....	340
Légendes :—Invention de la dentelle.....		207	Testament de Napoléon III.....	316
“ La cathédrale de Cologne.....		233	Typographie.....	866
“ La taupe et la grenouille.....		782		
“ Les animaux rois.....		720	Un coup du sort.....	217
“ Les chiens.....		779	Une partie de chasse dans le Michigan....	372, 397, 407, 422
“ Les souris.....	798, 822,	839		439, 455, 471, 491, 506, 521, 538, 558, 573, 588
“ L'oiseau Bleu.....		861	Vêtements.....	268
“ Origine du thé.....		207	Vocabulaire de l'office.....	737
Leçon de lecture.....		658		
Leçon de teinture.....		341	Zoophytes infusoires du Canada....	13, 29, 94, 511, 526, 562
Lettre à un jeune ménage.....		377		